

R. L. STINE

Chair de poule®

**LE RETOUR
DU MASQUE HANTÉ**



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chair de poule®

LE RETOUR DU MASQUE HANTÉ

R. L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR JACQUELINE CASTÉRA

Quatrième édition

PASSION DE LIRE
BAYARD POCHE



Je m'appelle Steve Boswell, et cette année je suis rentré en quatrième au collège. Je ne suis certainement pas l'élève le plus brillant de la classe, mais j'ai au moins compris une chose : les enfants du primaire sont de vraies pestes.

C'est une leçon que j'ai apprise sur le terrain et à mes dépens : en les entraînant au foot tous les jours après les cours. Vous pouvez me croire, ce n'est pas moi qui ai voulu devenir leur entraîneur. Voici comment tout cela est arrivé.

Un jour, mon copain Andrew avait capturé un écureuil dans le parc et m'avait demandé quel serait le meilleur endroit pour le lâcher. Toujours prêt à me rendre utile, je lui avais suggéré le vestiaire des filles avant leur match de basket-ball le jeudi suivant. Vous voyez, Andrew était impliqué plus que moi dans cette affaire. Mais, bien sûr, c'est moi qui me suis fait surprendre par Miss Curdy, le prof de gymnas-

tique, alors que je faisais sortir l'écureuil de sa boîte. L'animal au beau panache roux a bondi jusqu'aux gradins. Les enfants se sont mis à crier et à courir dans tous les sens. À leur tour, les professeurs se sont lancés à sa poursuite. Il a fallu des heures pour l'attraper et pour que le calme revienne. Quelle panique ! C'est pourquoi Miss Curdy a décrété que je devais être sanctionné. Elle m'a donné le choix de la punition : soit je venais au gymnase tous les jours après la classe pour gonfler des ballons, soit j'entraînais l'équipe de foot du primaire tout le premier trimestre. Évidemment, Andrew était censé m'aider, mais il a tout de suite déclaré que, l'après-midi, il devait travailler pour gagner son argent de poche.

Nous donnons souvent l'impression, Andrew et moi, d'être les meilleurs amis du monde parce que nous nous ressemblons. C'est vrai que nous sommes tous les deux grands et minces, avec des yeux sombres, des cheveux châtain raides, toujours dissimulés sous une casquette de base-bail. Certains pensent même que nous sommes frères ! En fait, si nous nous entendons si bien, c'est que, tous les deux, nous aimons faire des blagues.

Seulement, à présent, je me retrouvais jour après jour seul avec les primaires et je ne riais plus. J'espérais quotidiennement qu'il pleuve, et que l'entraînement soit annulé.

C'était une belle journée d'octobre. Sur le terrain de sport, derrière l'école, je faisais les cent pas, le nez

en l'air. J'inspectais le ciel dans l'espoir d'y détecter un petit nuage. Hélas, il était d'un bleu désespérant. Je m'adressai à mon équipe :

- Maintenant, les Sauvages, on écoute !

Oh ! ne croyez pas que je les insultais. Je les appelais simplement par le nom qu'ils s'étaient choisi et qui, vous n'aurez pas de mal à l'imaginer, leur convenait tout à fait.

La main en porte-voix, je lançai :

- En file indienne !

Tony Foster attrapa en passant le sifflet que je portais autour du cou et me siffla en pleine figure. Puis Duck Benton marcha lourdement sur mes nouvelles baskets. On l'appelait Duck, comme Donald Duck, parce qu'il caquetait tout le temps comme un canard. Ensuite, Lisa Rosen sauta sur mon dos et serra ses bras autour de mon cou. En plus de sa crinière rousse et de son visage criblé de taches de rousseur, elle avait le sourire le plus vilain que j'aie jamais vu chez une fillette.

- Porte-moi, Steve ! Allez..., pleurnicha-t-elle.

- Lisa, descends !

J'essayai de desserrer son étreinte. Elle m'étouffait complètement. Les Sauvages s'esclaffèrent tous.

- Lisa, tu m'empêches de respirer, haletai-je.

J'essayai de la faire tomber en la déséquilibrant. Je me penchai dans tous les sens ; elle se cramponnait de plus belle. Tout à coup je sentis ses lèvres se presser contre mon oreille.

- Eh ! Mais qu'est-ce que tu fais ?

Et vlan ! elle y enfonça profondément son chewing-gum. Riant comme un beau diable, elle lâcha prise et fila à travers la pelouse.

- Vous allez bientôt vous calmer, oui ? hurlai-je, furieux.

Le temps que j'arrive à retirer complètement le chewing-gum, les Sauvages avaient commencé leur entraînement.

Vous avez déjà vu des joueurs de foot de six ans ? Tout le monde court, avec ou sans balle ; et tout le monde tire au but. J'essaie de leur enseigner les positions et comment passer la balle. Je m'évertue à les initier au travail d'équipe. Sans grand succès. Ils foncent et frappent le ballon dans une belle pagaille. En tant qu'arbitre, et pour me donner bonne conscience, je donne quelques coups de sifflet pour mener le jeu, mais, tant qu'ils me laissent tranquille, je les laisse faire.

D'un grand coup de pied, Tony projeta une grosse motte de terre sur mon jean et partit en courant. Je savais qu'il l'avait fait exprès. Puis Duck Benton eut une empoignade avec Johnny Millon. À force de regarder des rencontres musclées de hockey à la télévision, Duck en avait déduit que la bagarre faisait partie du jeu. Certains jours, il ne s'intéressait même pas au match. Il ne faisait que se battre.

Je les laissais généralement jouer une heure puis je donnais le coup de sifflet final. Aujourd'hui, l'entraînement avait été correct. Il n'y avait qu'un seul nez en sang. Par chance, ce n'était pas le mien !

- Bon, les Sauvages, on se revoit demain ! criai-je. Je quittai le terrain en trotinant. Leurs parents attendaient patiemment devant l'école.

Au lieu de se disperser, mes joueurs s'étaient regroupés au centre de la pelouse. Comme ils souriaient tous d'un air complice, je décidai d'aller voir ce qu'ils manigançaient.

- Qu'est-ce qui se passe, les gars ?

Quelques enfants s'écartèrent, mais je ne vis qu'un ballon au milieu du cercle qu'ils formaient. Lisa m'interpella :

- Eh ! Steve, est-ce que, d'ici, tu es capable de marquer un but ?

Les autres s'éloignèrent de la balle. Je jetai un coup d'oeil vers les poteaux. Ils étaient vraiment loin.

- C'est quoi, cette plaisanterie ? demandai-je.

Le sourire de Lisa s'effaça.

- Bon, tant pis. On se demandait simplement si tu étais capable de marquer un but à cette distance.

- Impossible, affirma Duck.

- Bien sûr que Steve peut le faire, dit Johnny. Il peut même tirer de plus loin que ça, s'il veut.

- Impossible, répéta Duck. C'est trop loin, même pour un quatrième.

- Ça, c'est un but facile ! fanfaronnai-je. Vous n'avez rien de plus difficile à me proposer ?

Il fallait régulièrement les impressionner en leur prouvant que j'étais meilleur qu'eux. Ce serait une simple formalité. Je me plaçai derrière la balle et reculai de dix pas pour prendre suffisamment d'élan.

- C'est bon, les gars. Maintenant, regardez bien comment s'y prend un professionnel !

Je me lançai sur la balle et donnai un formidable coup de pied. Une douleur déchirante m'immobilisa aussitôt. Je poussai un hurlement terrible.

La maison d'Andrew était sur mon trajet pour aller à l'école. Me voyant passer, il descendit rapidement l'allée gravillonnée. Après ce qui m'était arrivé, je n'avais vraiment pas envie de parler à qui que ce soit. Même pas à mon meilleur ami. Il s'arrêta à mi-chemin et m'interpella :

- Eh, Steve ! Tu boites ? Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

- C'est à cause du béton, grognai-je.

Il enleva sa casquette noire et rouge des benjamins et se gratta la tête d'un air perplexe.

- Ah bon ?

- Oui, du béton, répétai-je d'une voix faible. Les primaires ont fabriqué un ballon de foot en béton.

Andrew me regarda, déconcerté. Il n'avait pas l'air de comprendre.

- Ils l'ont fait rouler jusque sur la pelouse de l'école, expliquai-je. Ensuite, ils l'ont peint en blanc et noir, comme un ballon de foot. Ils m'ont mis au défi de marquer un but à vingt mètres des poteaux !

J'abrégeai mon récit. Ma voix s'éteignait dans ma gorge. Je lui montrai mon pied, piteusement :

- Voilà le résultat.

En sautillant, je parvins au grand bouleau à l'entrée du chemin. Je m'appuyai contre son écorce froide et blanche.

- Eh bien, ça, c'est vraiment un sale tour, dit Andrew en remettant sa casquette.

- Regarde, j'ai l'impression que mon pied est en bouillie.

- Ces gamins sont vraiment des petites teignes.

J'approuvai d'un hochement de tête tout en frictionnant mon pied endolori. Rien ne semblait cassé. Je changeai mon sac à dos d'épaule et m'appuyai à nouveau contre l'arbre.

- Tu sais ce que j'aimerais faire ? demandai-je à Andrew.

- Leur rendre la monnaie de leur pièce ?

- Exactement.

Il s'approcha de moi. À son visage tout plissé, je devinai qu'il réfléchissait. Il a toujours cet air renfrogné quand il pense sérieusement. Finalement, il lança, les yeux brillants d'excitation :

- Écoute, Halloween approche. On pourrait leur donner une bonne leçon en leur faisant peur.

J'hésitai :

- Et pourquoi pas... Mais ce ne sont que des enfants. Je ne voudrais pas les traumatiser.

Mon sac à dos me meurtrissait l'épaule. Je le sentais inhabituellement gros, comme trop rempli. Intrigué,

je le posai au sol et ouvris la fermeture Éclair. Un nuage de plumes s'en échappa.

- Oh, les sales gosses ! s'exclama Andrew.

J'ouvris complètement mon sac. Tous mes cahiers, tous mes livres étaient couverts d'un épais matelas de plumes collantes.

- Tu as raison. Il va falloir que je me montre un peu plus méchant, dis-je en serrant les dents.

Quelques jours plus tard, Andrew et moi rentrions du terrain de sport. C'était un après-midi froid et venteux. L'orage n'était pas loin. Mais il arrivait trop tard pour me servir. Je venais juste de terminer l'entraînement avec les Sauvages. C'avait été un cauchemar.

En début de séance, Tony avait foncé droit sur moi, la tête la première, me lançant ses vingt-neufkilos en plein estomac. Sous le choc, j'avais vu trente-six chandelles, et je m'étais retrouvé par terre, haletant et gémissant de douleur. Les élèves du primaire avaient bien ri. Tony prétendit ensuite que c'était un accident. « Ça, les gars, je vais vous le faire payer, m'étais-je promis. Je ne sais pas comment, mais je finirai par vous avoir. » Plus tard dans la journée, Lisa avait déchiré le col de mon nouveau blouson en me sautant sur le dos.

Après l'entraînement, Andrew était venu me rejoindre. Il le faisait souvent à présent. Il avait fini par comprendre qu'après une heure avec les enfants j'avais besoin d'aide pour rentrer à la maison.

- Je les déteste, murmurai-je.

Mon col abîmé battait au vent et je me sentais d'une humeur massacrate.

- Tu devrais leur donner une balle en béton pour s'entraîner, suggéra Andrew en enfonçant sa casquette sur sa tête.

- Je te l'ai déjà dit, je ne veux pas leur faire de mal, seulement leur faire peur. Mais alors, une peur... inoubliable.

Le ciel s'assombrissait. Les arbres envoyaient tout autour de nous une pluie de feuilles mortes qui craquaient sous nos pas. Le vent se fit plus froid et je sentis une goutte de pluie sur mon front.

Comme nous traversions la rue, j'aperçus deux filles de notre classe qui marchaient d'un pas pressé sur le trottoir d'en face. C'était Carolyn au bras de Sabrina qu'on reconnaissait de loin à sa queue-de-cheval brune. En voyant Carolyn, il me vint une idée. Je savais comment m'y prendre pour effrayer ces petits monstres.



Avant que je puisse appeler les filles, Andrew mit sa main sur ma bouche. Il me tira vivement derrière un grand arbre. Je me dégageai et chuchotai :

- Eh ! Qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce que tu as encore en tête ?

Il me repoussa contre l'écorce rugueuse, à l'abri des regards.

- Chut ! Elles ne savent pas qu'on est là.

- Et alors ?

- Alors, on pourrait se glisser derrière elles et leur faire peur, répondit-il à voix basse.

Ses yeux sombres brillaient de malice. Il insista :

- Faisons peur à Carolyn.

- Tu veux dire... comme au bon vieux temps ?

Andrew sourit. À une époque, faire hurler Carolyn avait été notre divertissement favori. De la voix, elle en avait. Et il suffisait d'un rien pour lui faire peur. Andrew et moi, on jouait à qui la ferait crier le plus

fort. C'était un peu méchant, bien sûr, mais on riait beaucoup !

Tout avait subitement changé au cours du dernier Halloween. Ce soir-là, Carolyn portait le masque le plus monstrueux que j'aie jamais vu. Une sorte de visage animé au teint verdâtre. À la fois effroyable et étrangement humain. La méchanceté brillait dans son regard vif. Ses lèvres grimaçaient un sourire affreux. La voix de Carolyn, habituellement douce, jaillissait, rauque et brutale, comme le grognement d'un animal terrifiant. Andrew et moi fûmes tellement effrayés que nous courûmes en hurlant sur des dizaines de mètres. Ce fut une vraie nuit d'épouvante. Carolyn nous avait flanqué la peur de notre vie¹. Cet épisode marqua un changement très net dans notre attitude envers elle. D'ailleurs, rien ni personne, depuis, ne lui faisaient plus peur. Elle semblait être totalement immunisée. Je ne l'avais pas entendue crier une seule fois de toute l'année. D'ailleurs, je ne voulais même pas essayer de l'effrayer maintenant. J'aurais simplement aimé lui parler de ce masque.

Andrew me maintenait toujours contre le tronc d'arbre.

- Allons, Steve, murmura-t-il, elles ne nous ont pas vus ; on va se glisser derrière la haie et les dépasser. Quand elles arriveront à notre niveau, nous leur sauterons dessus en hurlant.

1. Voir Le masque hanté, dans la même collection.

- Moi, tu sais..., commençai-je.

Mais je voyais bien qu'Andrew était déterminé à leur faire peur. À contrecœur, je me laissai entraîner dans les fourrés.

La pluie commençait à tomber. La bourrasque nous envoyait par rafales des gouttes d'eau sur le visage. Je suivis Andrew le long de la haie en me courbant pour passer inaperçu.

Nous dépassâmes les filles. Nous les entendions rire et bavarder. Je m'arrêtai pour les observer à travers la haie. Carolyn avait un drôle d'air. Ses yeux sombres semblaient fixer quelque chose, droit devant. Elle se déplaçait avec raideur. Le col de son anorak bleu lui couvrait une partie du visage. Quand les filles se rapprochèrent, je me cachai rapidement. Andrew et moi étions sur une grande pelouse envahie par les mauvaises herbes. Au-delà se dressait la vieille maison sinistre des Carpenter, enveloppée dans de profondes ténèbres. Je frissonnai. Tout le monde disait que cette demeure était hantée par des gens qui y avaient été assassinés plus d'un siècle auparavant. Je ne crois pas aux fantômes, mais je n'aime pas non plus me trouver dans des endroits pareils. J'entraînai Andrew vers la rue. La pluie martelait maintenant le bitume. D'un revers de main, j'essuyai les gouttes.

Carolyn et Sabrina n'étaient plus qu'à quelques mètres de nous. Sabrina parlait d'une voix excitée. Je ne comprenais pas ce qu'elle disait. Andrew se tourna vers moi, le visage éclairé par un sourire farceur.

- Prêt ? Allons-y ! fit-il à mi-voix.

Nous nous redressâmes et bondîmes en rugissant de toutes nos forces. Interloquée, Sabrina resta bouche bée, immobile. Seules ses mains battaient l'air en un mouvement convulsif. Contre toute attente, Carolyn resta totalement silencieuse. Elle se contenta de me regarder fixement. Puis sa tête s'inclina sur le côté, de plus en plus, jusqu'à se tenir presque à l'horizontale. Soudain, elle se détacha et tomba de ses épaules. Sabrina regardait la tête de Carolyn rouler dans l'herbe, les yeux agrandis de terreur. Ses mains s'agitaient de plus belle, et de façon incontrôlée. De sa gorge jaillit un long hurlement strident que rien ne semblait pouvoir arrêter.

Mes jambes se dérobaient sous moi. J'avais la gorge sèche. Couchée sur la pelouse, la tête de Carolyn regardait toujours fixement devant elle, tandis que son corps décapité se tenait immobile et bien droit. Les cris perçants de Sabrina résonnaient à mes oreilles. Puis j'entendis un petit rire qui semblait venir de l'intérieur de l'anorak de Carolyn. Une touffe de cheveux bruns sortit aussitôt du col remonté, et le visage rieur de Carolyn émergea de sous la veste. Sabrina stoppa net ses cris hystériques et s'esclaffa.

- On vous a bien eus, n'est-ce pas ? lança Carolyn triomphalement.

Sabrina et elle se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, riant comme des folles.

- Oh, ça alors, grommela Andrew.

Les jambes encore flageolantes, je respirai un peu mieux. Je me penchai et ramassai la chose sur la pelouse. On aurait dit une tête de mannequin.

Comme un moulage. Je l'examinai. La ressemblance était saisissante.

- Elle est en plâtre, expliqua Carolyn, me la prenant des mains. C'est ma mère qui l'a faite.

- Quelle réussite !

Elle sourit de satisfaction.

- Oh, ma mère est très douée. Elle a beaucoup travaillé à faire et refaire ma tête. Celle-ci est une de ses meilleures.

- En tout cas, nous, on n'y a pas cru une seconde, intervint Andrew.

- Pour ça, non. Nous avons tout de suite vu qu'elle était fausse, insistai-je d'une voix mal assurée.

J'en tremblais encore.

Sabrina ne semblait pas convaincue. Elle secoua énergiquement la tête. Sa queue-de-cheval suivait chacun de ses mouvements. Elle était très grande, et nous dépassait, Andrew et moi. En comparaison, Carolyn, qui ne lui arrivait qu'à l'épaule, n'était qu'une petite souris.

- Si vous aviez vu votre mine ! s'exclama Sabrina. J'ai cru que vous alliez devenir fous.

Ravies du tour qu'elles nous avaient joué, les filles riaient de bon cœur.

Carolyn expliqua :

- On vous a repérés à un kilomètre. Par chance, j'ai emporté ce moulage avec moi pour le montrer au cours d'art plastique aujourd'hui. Alors j'ai enfoncé la tête dans mon anorak et Sabrina l'a enfilé dans mon col. Pas plus compliqué que ça.

- Vous, les gars, un rien vous effraie, ajouta Sabrina d'un air narquois.

- Mais nous n'avons pas eu peur, corrigea Andrew. On a fait semblant, c'est tout.

Nous avons intérêt à changer de sujet rapidement, sinon elles allaient raconter cette histoire partout pendant des mois. Je décidai de poser la question qui me brûlait les lèvres :

- Carolyn, tu te souviens de ce masque que tu portais à Halloween, l'an dernier ? Où est-ce que tu l'avais trouvé ? demandai-je, l'air le plus détaché possible. Il ne fallait surtout pas qu'elle croie que ça m'intéressait particulièrement. Elle serra sa tête en plâtre contre sa veste pour la protéger de la pluie fine et glaciale.

- De quel masque parles-tu ?

Je ronchonnai. Ce qu'elle pouvait être pénible, parfois !

- Tu te souviens forcément de cet horrible masque que tu portais à Halloween dernier. Où l'avais-tu acheté ?

Les deux filles échangèrent un regard. Puis Carolyn déclara posément :

- Non, je ne m'en souviens pas.

- Dis ça à d'autres, répliquai-je, agacé.

- Je t'assure.

- Mais si, tu te le rappelles forcément, insista Andrew. Seulement tu ne veux pas le lui dire.

Je savais bien pourquoi. Elle avait probablement projeté, pour cet Halloween-ci, de porter un masque tout

aussi effrayant. Elle voulait à nouveau nous terroriser. Pour ça, elle devait être la seule à avoir ce type de masque. Je me retournai vers Sabrina.

- Toi, tu sais d'où venait ce masque ?

- Motus et bouche cousue. Je ne dirai rien, Steve.

Et Carolyn ajouta :

- Steve, tu n'as pas besoin de le savoir. Ce masque était trop horrible.

- Oh, je vois. Tu veux faire ton petit effet encore une fois. Écoute, Carolyn, cette année j'ai vraiment besoin d'un déguisement de cauchemar. Il y a des gamins que je veux effrayer et...

- Je ne plaisante pas, Steve, m'interrompit Carolyn. Ce masque avait vraiment quelque chose d'épouvantable. Il était comme vivant. Il s'était accroché à ma tête et je ne pouvais plus l'enlever. Ce masque était... hanté.

Je roulais des yeux comme si j'avais peur, tout en affichant un grand sourire.

- Il faut la croire ! Elle dit la vérité, renchérit Sabrina qui semblait vexée par ma réaction.

Carolyn tenta d'expliquer :

- Ce masque était maléfique. Il me donnait des ordres, et parlait tout seul d'une voix éraillée. Je ne pouvais plus le contrôler. Et je ne pouvais plus l'ôter non plus. Il ne faisait plus qu'un avec mon visage. J'étais terrorisée !

- Ça alors, murmura Andrew, éberlué. Tu ne manques pas d'imagination !

- Quelle bonne histoire ! approuvai-je. Tu devrais

la garder en réserve pour le cours de français.

- Mais c'est la vérité, cria Carolyn.

- Mais oui, mais oui... Tu ne veux pas que j'aie un super-masque, c'est tout. Mais j'en ai besoin. Allez, sois sympa, donne-moi le nom du magasin !

- Et dépêche-toi, insista Andrew, trempé.

- Il n'en est pas question, répliqua Carolyn. Rentrons chez nous, Sabrina. Il pleut vraiment trop fort.

- Non. Pas avant que tu nous l'aies donné.

Et je me mis devant elle pour lui barrer le chemin.

- Prends la tête ! me suggéra Andrew.

J'arrachai le moulage en plâtre des mains de Carolyn qui essaya de le reprendre en hurlant :

- Rends-moi ma tête !

Le match de foot pouvait commencer. Je lançai la tête à Andrew qui la réceptionna et fit une échappée, poursuivi par Sabrina.

- Rends-la !

- Quand elle nous aura dit d'où venait son masque, répliquai-je.

- C'est inutile. Je ne dirai rien.

Andrew me fit une longue passe. Carolyn tenta d'intercepter, mais c'est moi qui attrapai la tête et qui la renvoyai à Andrew.

- Rends-la-moi ! Allez ! cria Carolyn en courant après Andrew. Si vous l'abîmez, ma mère sera très en colère !

- Alors, dis-nous le nom du magasin ! insistai-je.

Andrew me repassa la tête. Sabrina essaya de la prendre au vol, mais elle la laissa tomber dans

l'herbe. Elle plongea pour la saisir, mais je fus plus rapide qu'elle et m'en emparai le premier. Je la renvoyai habilement à Andrew.

- Arrêtez ça ! Rendez-la-nous !

Les deux filles hurlaient de colère. Andrew et moi continuions notre petit jeu. Carolyn fit un saut désespéré pour attraper la tête, mais elle retomba lourdement à plat ventre dans l'herbe. Elle se releva complètement trempée et le visage parsemé de brins d'herbe.

- Alors, tu nous le dis, insistai-je, tenant la tête bien haut comme un trophée. Tu nous le dis et tu récupères la tête.

Elle ne semblait pas encore tout à fait décidée. Je l'avertis :

- Bon. Tant pis. Je vais devoir donner un coup de pied à suivre sur le toit.

Je me tournai vers la maison puis, comme un joueur professionnel, je pris la tête à deux mains et je m'apprêtais à tirer.

- Arrête, Steve ! cria Carolyn. C'est d'accord. Tu as gagné.

Je gardai la position, sans bouger d'un millimètre.

- D'où venait ton masque ?

- Tu vois ce drôle de petit magasin de cotillons et déguisements en face de la boulangerie la plus près de l'école ?

J'acquiesçai. Je l'avais déjà repéré, mais je n'y étais jamais rentré.

- C'est là que je l'avais acheté. Il y a une arrière-salle

toute remplie de masques étranges et repoussants.

- Eh bien, voilà, m'exclamai-je, tout heureux.

Je rendis le moulage de plâtre à Carolyn.

- Vous êtes vraiment de sales brutes, lança Sabrina en remontant son col pour se protéger de la pluie.

Elle m'écarta de son chemin et enleva l'herbe du visage de Carolyn qui se lamentait :

- Je ne voulais pas vous le dire. Vous m'y avez forcée. Vous n'avez pas compris ce qui arrive à celui qui porte un masque pareil.

- Mais si, bien sûr, fis-je sans faire plus attention à elle.

Elle me saisit le bras et me supplia :

- Ne va pas là-bas. Promets-le-moi !

Je dégageai mon bras et lui répondis par un rire narquois.

Si seulement je l'avais écoutée et prise au sérieux !

Cela m'aurait évité de plonger dans l'horreur et l'angoisse.

- Descends, descends, Lisa ! Ça va barder ! criai-je. La petite peste aux cheveux rouges se cramponnait encore une fois à mon dos, riant et enfonçant ses doigts grassouilleux dans mes côtes. Pourquoi me prenait-elle toujours pour un cheval ?

Il avait plu sans arrêt jusqu'à l'heure du déjeuner. Puis le ciel s'était éclairci. Il était maintenant bleu et dégagé. Je n'avais plus le choix : l'équipe de foot des Sauvages m'attendait.

Duck et Tony se battaient au centre du terrain. Tony ramassa le ballon de foot et le lança de toutes ses forces dans l'estomac de Duck. Ce dernier, le souffle coupé, en avala son chewing-gum.

- Maintenant, Lisa, ça suffit ! Tu descends.

J'essayai de tourner aussi vite que je le pouvais pour la faire tomber de mon dos.

- Descends, c'est mon plus beau pull. Oh... tu vas l'abîmer !

Elle riait de plus belle. S'il arrivait quoi que ce soit à ce pull, maman en ferait toute une histoire.

Ce jour-là, il y avait la photo de classe. Ma mère tenait à ce que je sois à mon avantage car elle avait décidé d'envoyer cette photo à tous mes oncles et tantes. À sa demande, j'avais donc mis ce beau pull. Mais j'avais oublié de prendre le sweat que je mets pour l'entraînement de foot.

- Waou !

Après un dernier coup de pied dans les côtes, Lisa sauta enfin par terre. Je rajustai mon pull, espérant qu'il n'était pas trop étiré. J'entendis des cris et vis que Tony et Duck essayaient de se donner des coups de tête. Je voulus les rappeler à l'ordre en sifflant, mais mon sifflet avait disparu. Lisa l'avait subtilisé. Elle le tenait en l'air, bien en vue, et courait dans l'herbe en riant.

Je me mis à poursuivre la petite voleuse :

- Hep ! toi là-bas !

Je fis trois enjambées, pataugeant un peu sur le sol détrempé. Je me sentis glisser et m'étais de tout mon long dans plusieurs centimètres de boue. Je poussai un hurlement de rage :

- Oh non, pas ça !

Je tentai de me relever ; une épaisse couche de boue me recouvrait des pieds à la tête. Mon beau pull bleu était devenu un affreux pull marron. Découragé, je me laissai retomber dans la boue. J'aurais voulu m'enfoncer dans la terre et disparaître. Tous les Sauvages se tordaient de rire et criaient bruyamment leur

joie. Ce numéro de cirque imprévu les enthousiasmait. De bons petits gars, pas vrai ? Au moins, mon plongeon dans la boue avait stoppé net la bataille entre Tony et Duck. Je me remis lentement sur pied. Du bout des doigts, j'enlevai la boue de mes yeux et vis Andrew en face de moi.

- Ça n'a pas l'air d'aller très fort, mon vieux.

- Comme si je ne le savais pas.

- Pourquoi as-tu fait ça ? demanda-t-il.

Je le regardai à travers mes trois centimètres de boue, l'air sombre.

- Pardon ?

- C'est bien trop tôt pour se déguiser en monstre des marais, remarqua-t-il d'un ton amusé.

- Bravo !

- Tu m'avais demandé de venir te rejoindre ici après l'entraînement. Tu avais parlé d'aller tout de suite dans ce magasin de déguisements pour acheter le... tu sais quoi, rappela-t-il à voix basse, en jetant un coup d'œil alentour pour s'assurer que personne n'écoutait.

Les primaires ne risquaient pas d'entendre notre conversation. Ils étaient bien trop occupés à se lancer le ballon couvert de boue. Je grattai mon pull pour le décrotter.

- Je crois qu'après l'entraînement je ferais mieux d'aller à la maison pour me changer. On s'y retrouve à six heures moins le quart, d'accord ?

Mais cet après-midi n'en finissait pas ! Je dus

d'abord calmer les Sauvages. Ensuite, je les raccompagnai à leurs parents. Enfin, j'expliquai aux mamans mécontentes pourquoi leurs jeunes joueurs amateurs étaient si sales.

Je rentrai enfin à la maison. Andrew m'attendait devant la porte. Je cachai mes vêtements au fond de mon placard. Pas le temps de tout expliquer à maman. J'enfilai un jean propre et un sweat rayé rouge et gris aux couleurs des Hoyas de Georgetown. Un oncle me l'avait offert. Je ne savais pas du tout ce qu'étaient les Hoyas, mais le sweat était sympa. J'enfonçai ma casquette sur ma tête et me dépêchai de rejoindre Andrew.

- Steve, c'est toi ? appela maman du salon.

- Non, ce n'est pas lui, répondis-je.

Je fermai la porte d'entrée derrière moi et courus avant qu'elle me retienne. En fait, j'étais tellement impatient de me trouver dans le magasin de farces et attrapes pour voir ces horribles masques que j'en oubliai d'emporter de l'argent. Nous avions déjà parcouru vingt mètres quand je m'en rendis compte. Je repartis à la maison en courant et, une fois de plus, je me glissai discrètement dans ma chambre. « Ce n'est vraiment pas mon jour de chance », pensai-je, mais je savais que l'achat du masque me réjouirait tout de suite. Alors je pourrai poursuivre mon plan pour terroriser les Sauvages et prendre ma revanche.

Je sortis tout mon argent de poche du tiroir de la commode. Je pris les cinq billets de cinq dollars que

je fourrai rapidement dans la poche de mon pantalon et me ruai en bas des escaliers.

- Je reviens tout de suite ! criai-je.

Et je claquai la porte d'entrée. L'allée était recouverte d'une couche glissante de feuilles mouillées. Par-dessus les arbres, la lune pâle dessinait un rond parfait. Les rues et les trottoirs luisaient après la pluie. Andrew était frileusement emmitouflé dans son sweat et gardait les mains profondément enfoncées dans ses poches. Il marchait tête baissée pour mieux résister au vent.

- Je vais être en retard pour le repas du soir, râla-t-il. Ça va sûrement me créer des ennuis.

- Oui, mais pas pour rien, cette fois, lui répondis-je tout joyeux à l'idée de découvrir les horribles masques.

Nous arrivâmes dans la rue qui conduisait au magasin de farces et attrapes, passâmes l'épicerie qui faisait l'angle, nous approchant du but d'un pas décidé.

- Je ne peux plus attendre pour voir ces masques ! Si j'en trouvais un seulement à moitié aussi effrayant que celui de Carolyn...

Dans l'alignement des petites boutiques, j'aperçus devant nous l'enseigne du magasin.

- Allez, on entre, criai-je.

Je sautai par-dessus une bouche d'incendie et atterris pile en face de la vitrine. J'écrasai mon visage contre le carreau et regardai avidement à l'intérieur.



- Oh, super ! cria Andrew, tout excité, en arrivant près de moi.

À son tour, il plaqua son visage sur la vitrine. Tout était éteint et on n'y voyait pas grand-chose.

L'inquiétude nous submergea immédiatement.

- Tu crois que c'est fermé ? demanda Andrew à voix basse. Nous sommes peut-être arrivés trop tard.

Je soupirai, malheureux :

- Beaucoup trop tard, oui ! J'ai l'impression qu'ils ont plié boutique.

À travers la vitre poussiéreuse, je pouvais voir les présentoirs vides et une étagère métallique aux trois quarts démontée, abandonnée au milieu du magasin. Sur le comptoir, une poubelle débordait de papiers et de boîtes de bière. Il n'y avait aucune trace d'activité récente.

- Rien n'indique qu'il s'agisse d'une fermeture définitive, dit Andrew qui avait remarqué ma déception. Il ne voulait pas que je me décourage.

Je soupirai :

- C'est complètement vide. Tout a été débarrassé. Ça ne rouvrira jamais avant demain matin.

Andrew me donna une tape sur l'épaule.

- Tu dois avoir raison. Oublions tout ça pour ce soir. Tu trouveras ailleurs ce qu'il te faut.

Je quittai la vitrine à regret.

- J'en voulais un comme celui de Carolyn, me lamentai-je. Tu t'en souviens, non ? Tu te rappelles ces yeux dévorants ? Et cette bouche écœurante ? Ces grognements ignobles ? Ces crocs de vampire ? Ah ! Ce masque monstrueux avait quelque chose d'inhumain !

- Ils ont probablement des masques comme ça dans le magasin de farces et attrapes Farces en folie, dit Andrew.

- O h ! Laisse tomber, va..., murmurai-je.

J'écrasai du talon un tube de Smarties qui roulait sur le trottoir, poussé par le vent. Une voiture passa à faible allure. Ses phares éclairèrent les étagères vides et le comptoir du magasin. C'était décourageant.

- On ferait mieux de rentrer à la maison. Je n'ai pas le droit de traîner dehors le soir, me rappela Andrew en me tirant par la manche.

Je n'entendis pas la suite. Moi, je voyais encore le masque de Carolyn, et je n'arrivais pas à surmonter ma déception.

- Tu ne comprends pas combien c'est important pour moi. Les enfants du primaire m'embêtent et me font souffrir tous les jours depuis des semaines. Le soir

d'Halloween, je dois me venger d'eux. Il le faut absolument.

- Tu sais bien qu'ils sont trop jeunes pour se rendre compte de ce qu'ils font.

- Non, pas du tout ! Bien au contraire ! Ils sont méchants et vicieux. Ce sont des monstres, voilà !

- Dans ce cas, pourquoi ne pas fabriquer nous-mêmes un masque effrayant ? Tu sais, avec du papier mâché par exemple...

Je ne me donnai pas la peine de lui répondre. Andrew est un gars sympa, mais parfois il a des idées particulièrement bêtes. J'imaginai facilement les réactions de Lisa et de Duck : « Brr... ce que nous avons peur ; vous nous terrorisez, monsieur Papier Mâché ! »

- J'ai faim. Viens, Steve. Partons d'ici.

- D'accord, on s'en va.

Je m'apprêtais à le suivre. J'allais descendre du trottoir quand une voiture s'engagea dans la rue. Je la suivis des yeux. Ses phares balayèrent la petite allée qui longeait le magasin.

- Andrew, vite ! Viens voir !

Je le pris par l'épaule, le fis pivoter et lui désignai l'allée du doigt.

- Regarde... La porte, là, elle est ouverte !

- Quoi ? Quelle porte ?

Je l'attirai dans le passage. À la lumière du lampadaire, on distinguait nettement les contours d'une descente de cave, dont la porte était à demi ouverte.

- Allons voir ce que cache cette porte.

Un escalier de ciment semblait conduire au sous-sol du magasin de farces et attrapes !

Andrew se tourna vers moi, l'air très embarrassé.

- Et alors ? Ils ont oublié de la refermer !

Prenant appui sur la porte, je me penchai vers les marches et regardai.

- Il y a plein de cartons en bas.

Il ne comprenait toujours pas.

- Hé ! mais à quoi tu penses ? À descendre là-dedans ? Tu ne voudrais quand même pas t'introduire dans un magasin comme un voyou et voler un masque ? s'exclama Andrew.

Je le laissai à ses hésitations et me précipitai dans l'escalier.



Je descendis avec précaution les marches étroites rendues glissantes par la pluie. Mon cœur martelait ma poitrine. Je dérapai et lançai mes deux mains de chaque côté dans l'obscurité à la recherche d'une rampe. Je ne trouvai rien pour me retenir. Je tombai sur les fesses et glissai de marche en marche sans pouvoir m'arrêter. Je terminai ma chute sur le sol dur de la cave, dans un bruit sourd. Secoué, j'essayai de me calmer en respirant profondément. Puis je me retournai et appelai Andrew.

- Tout va bien. Tu peux descendre.

Dans la lumière du lampadaire, je pouvais voir son visage buté.

- Pas question ! dit-il tout bas.

- Andrew, dépêche-toi, insistai-je. Sors de ce passage. Si quelqu'un t'aperçoit, il va se demander ce que tu fais là.

- Mais il est tard, Steve, gémit-il. Et on n'a pas le droit d'entrer par effraction chez les gens.

- Pas par effraction, lui fis-je remarquer d'un ton impatient. La porte était ouverte, d'accord ? Dépêche-toi. Si on s'y met à deux pour fouiller les boîtes, on peut avoir fini en cinq minutes.

Il se pencha vers l'ouverture.

- Il fait trop sombre, se plaignit-il. Nous n'avons même pas une lampe de poche.

- Moi, j'y vois parfaitement bien, répliquai-je. Allez, viens, tu nous fais perdre du temps.

- Mais c'est interdit, recommença-t-il.

Je vis soudain son expression changer. Le faisceau des phares d'une voiture se rapprochait. Surpris, Andrew se cacha derrière la porte et descendit l'escalier de ciment à toute allure.

- Je crois qu'il ne m'a pas repéré.

Ses yeux scrutaient la cave.

- On n'y voit rien ici, Steve. Rentrons à la maison.

- Laisse à tes yeux le temps de s'habituer à l'obscurité. On y voit suffisamment.

J'examinai lentement la cave. Les murs restaient cachés dans la pénombre, mais la pièce était beaucoup plus grande que ce que j'avais d'abord pensé, avec un plafond bas, à seulement trente ou cinquante centimètres au-dessus de nos têtes. Même dans cette faible lumière, je voyais d'épaisses toiles d'araignée grises entre les chevrons. Les cartons avaient été empilés en deux rangées de part et d'autre des marches. Du fond de la pièce nous parvenait un floc-floc régulier d'eau qui goutte. Un bruit métallique me fit sursauter. Il me fallut quelques secondes pour

réaliser que c'était le vent qui faisait battre la porte. J'avançai avec précaution vers le carton le plus proche et me penchai pour l'examiner. Les rabats étaient bien repliés mais pas scotchés.

- Jetons-y un coup d'œil, murmurai-je.

Andrew gardait les bras croisés sur sa poitrine, bien décidé à ne toucher à rien.

- On n'a pas le droit, c'est du vol.

- Nous n'avons encore rien pris, protestai-je. Et même si nous trouvons quelque chose qui nous intéresse vraiment, un bon masque très impressionnant par exemple, et que nous le prenons, eh bien, ce sera juste un emprunt. Nous viendrons le remettre en place après Halloween.

- Tu n'as pas un peu peur ? me demanda doucement Andrew.

- Bien sûr que si. L'endroit n'a rien de rassurant. Le vent fit à nouveau grincer la porte au-dessus de nous. Puisje ne perçus plus que le faible clapotement de l'eau sur le sol en ciment.

- Dépêchons-nous.

Andrew me regarda faire sans esquisser le moindre geste pour m'aider. J'ouvris le premier carton et en examinai le contenu.

- C'est quoi, ce machin ?

Je glissai la main à l'intérieur et en retirai un chapeau pointu en papier doré. Il n'y avait là que cotillons, serpentins et confettis.

- Oh, c'est super, murmurai-je tout content à Andrew.

Et je laissai retomber le chapeau dans sa boîte.

- Tu vois bien que j'avais raison de descendre. Toute la marchandise du magasin est stockée ici. Nous finirons par trouver les masques. J'en suis sûr maintenant !

Les cartons étaient empilés par trois. Je tirai celui du milieu et essayai de l'ouvrir.

- Toi, Andrew, tu prends celui du bas.

Il s'approcha de la boîte avec hésitation.

- J'ai un mauvais pressentiment, Steve.

-Contente-toi donc de trouver ce qu'on cherche, répliquai-je.

Mon cœur battait à tout rompre. J'ouvris mon deuxième carton, les mains tremblantes. Quelle angoisse !

- Celui-ci est rempli de bougies, dit Andrew, d'un air détaché.

Quant au mien, il contenait des sets de table de fête, des nappes, des serviettes et des gobelets.

- Il n'y a qu'à continuer, le pressai-je. Les masques sont forcément ici.

Au-dessus de nos têtes, le vent secouait toujours la porte. J'espérais qu'elle ne se refermerait pas brutalement sur nous. Je ne voulais pas risquer d'être coincé dans ce sous-sol froid et sombre. De plus en plus impatients, Andrew et moi fîmes glisser deux autres cartons dans le carré de lumière qui venait de la rue. Ces deux-là étaient soigneusement fermés par des bandes d'adhésif qu'on arracha tant bien que mal. Soudain un grincement au-dessus de nous

m'interrompit. Le parquet du magasin ? Je m'immobilisai, les mains sur le carton, ne sachant trop que faire.

- Qu'est-ce que c'est ? murmurai-je.

Andrew me regarda en fronçant les sourcils.

- Tu parles de quoi ?

- Tu n'as pas entendu ce bruit à l'étage ? On aurait dit des pas.

- Non, je n'ai rien entendu.

Je restai l'oreille tendue quelques secondes. Silence absolu. Rassuré, j'ouvris le carton et le fouillai : des cartes de vœux ! Par centaines. J'y jetai un rapide coup d'œil, juste pour le plaisir. Des cartes de bon anniversaire, de Saint-Valentin, de bonne fête, de bonne année... un carton entier.

- Rien trouvé, Andrew ?

- Non, pas encore. Ah, voyons ce qu'il y a dans celui-ci.

Il l'ouvrit en tirant énergiquement sur les rabats de ses deux mains. Il se pencha vivement.

- Quelle horreur ! s'écria-t-il.



- Voilà les masques ! Viens voir ! Ils sont horribles !
me lança Andrew.

J'enjambai un carton pour m'approcher de lui.

Un large sourire aux lèvres, il exhiba quelque chose de bizarre. J'eus le souffle coupé en voyant un abominable visage violet aux dents cassées avec un long ver gras qui pendouillait de sa joue décharnée.

Oubliant toute prudence, je criai :

- Tu les as trouvés !

Andrew eut un petit rire satisfait. Il précisa :

- Un carton plein ! Tous plus affreux les uns que les autres !

Je lui pris l'horrible masque des mains et l'examinai.

- Ça alors ! Il est tout chaud !

Pourtant il faisait franchement froid dans ce sous-sol. Pourquoi ce masque était-il tiède ? Le ver se tortillait exactement comme un vrai. J'abandonnai ce masque, m'installai à genoux devant le carton, plongeai la main et en attrapai un autre : un porc sauvage,

tout noir de colère, dont les crocs menaçants dépassaient de son groin ensanglanté.

- Il ressemble vraiment à celui de Carolyn l'an dernier, plaisanta Andrew.

- Tu sais, je les trouve encore plus horribles que ce que j'imaginais.

J'en retirai un autre de la boîte : un animal poilu, une sorte de gorille, à part les deux grandes défenses qui descendaient plus bas que son menton. Je le laissai tomber et en sortis un autre. Puis encore un autre : une hideuse tête chauve dont un œil pendait au bout d'un fil et qu'une flèche traversait d'une tempe à l'autre.

- Incroyable ! Quel délire ! criai-je, excité. Avec ça on pourra faire peur aux enfants ! Comment choisir le plus effrayant de tous ?

J'en lançai un à Andrew qui l'attrapa d'un air dégoûté, laissant retomber dans la boîte celui qu'il tenait.

- Au toucher, on dirait de la peau humaine. Toute tiède...

Je n'écoutai pas ses commentaires. Ce n'était ni le moment ni l'endroit pour discuter. Afin de choisir le meilleur du lot, je devais tous les examiner les uns après les autres. Et il y en avait beaucoup. Je fouillai le fond du carton à la recherche du plus repoussant, du plus infect. De celui qui donnerait aux primaires le plus de cauchemars ! Je tombai sur le visage d'une fille avec un lézard sortant de sa bouche : non, trop gentil ! Je dénichai la tête d'un loup féroce aux

lèvres retroussées sur deux rangées irrégulières de crocs acérés : tout juste bon pour des mauviettes ! Je sortis un affreux vieil homme, à la bouche tordue et rigolarde dont l'unique dent, semblable à celle d'un vampire, accrochait la lèvre inférieure. Ses longs cheveux jaunes et laineux dégouлинаient sur son front cabossé. De grosses araignées se promenaient dans sa tignasse et dans ses oreilles. J'allais le remettre dans le carton quand j'entendis un nouveau craquement. Beaucoup plus fort, cette fois ! Tout le plafond semblait grincer au-dessus de nous. Je retins mon souffle. Un bruit de pas.

Là-haut, quelqu'un marchait. Mais non, c'était impossible. Andrew et moi avions tous les deux longuement regardé à travers la vitrine. À notre arrivée, le magasin était sombre et vide. Si quelqu'un avait été caché là, nous l'aurions forcément vu. Un autre craquement me pétrifia. Et si le propriétaire était revenu quand on était dans l'allée, près de la cave ? J'écoutais en me concentrant de toutes mes forces : l'eau qui gouttait au fond de la cave, la porte métallique qui claquait au vent, ma propre respiration... Le plafond couina. Je me sentais très mal à l'aise. « Ce n'est qu'un vieux bâtiment, c'est normal qu'il craque et qu'il couine, surtout quand il y a du vent. » Un frottement de pas. J'appelai à voix basse :

- Andrew, tu as entendu ? Écoute... Tu crois qu'il y a quelqu'un dans la maison ?

Grand silence. Un autre frottement de pas.

Je m'affolai :

- Andrew ? murmurai-je. Hé, Andrew ?
Mon cœur battait à tout rompre.
- Andrew ?



- Andrew ?

La panique m'envahit. Des pas rapides grimpaient l'escalier. Dans la faible clarté, je vis Andrew ressortir. Une fois dehors, il passa sa tête dans l'ouverture.

- Steve, sors donc, ordonna-t-il à mi-voix. Dépêche-toi !

Trop tard. Une ampoule au plafond éclaira brutalement toute la pièce. Ébloui, je clignai des yeux et aperçus un homme grand et fort qui traversa rapidement la cave. Il se dirigea vers l'escalier, tira sur une longue corde noire, et la porte de la cave se ferma dans un bruit assourdissant. Je laissai échapper un cri apeuré. Il se retourna vers moi, l'air visiblement très en colère. Andrew avait réussi à s'échapper, mais moi j'étais prisonnier dans ce sous-sol avec ce sale bonhomme. Et quel drôle d'accoutrement ! Sa longue cape flottait derrière lui en formant de surprenantes vagues de satin noir. Son costume, noir également, très près du corps, semblait d'un autre temps.

Portait-il cet habit tous les jours ou était-ce son costume d'Halloween ? Ses cheveux de jais étaient séparés par une raie au milieu et lissés à la gomina. Sa fine moustache brune paraissait dessinée avec du khôl. Ses yeux avaient une lueur étrange, comme ceux d'un vampire. Tout mon corps fut saisi d'un tremblement incontrôlable. Je serrai très fort le rabat du carton pour me donner du courage et j'essayai de soutenir son regard. Finalement, l'homme à la cape demanda :

- Que faites-vous ici ?

Il rejeta sa cape en arrière, croisa les bras, et se tint bien droit devant moi. Avec son air inflexible et sévère, il ressemblait à un justicier.

- Euh... Je regardais seulement vos masques.

Pas moyen d'inventer autre chose. J'étais encore agenouillé et je savais que mes jambes tremblantes ne m'obéiraient pas.

- Le magasin est fermé, dit l'homme sans desserrer les dents.

- Oui, je sais, répondis-je en baissant les yeux vers le sol. Je...

- Définitivement fermé.

- Oh, je suis désolé, balbutiai-je.

Est-ce qu'il allait me laisser sortir ? Que voulait-il faire de moi ? Inutile que je me mette à crier, personne ne m'entendrait. Est-ce qu'Andrew était parti chercher du secours ? Ou était-il rentré chez lui comme si de rien n'était ?

- J'habite au-dessus, derrière le magasin, expliqua

l'homme, le regard toujours rivé sur moi. J'ai entendu des bruits de pas dans la cave et le frottement de cartons sur le sol. J'étais sur le point d'appeler la police.

J'essayai de me justifier :

- Je ne suis pas un voleur. S'il vous plaît, n'appellez pas la police. Nous sommes entrés parce que la porte de la cave était ouverte.

Les yeux de l'homme parcoururent rapidement la pièce.

- Comment ça, « nous » ?

- Oui, Andrew et moi. Il a réussi à s'enfuir quand vous êtes arrivé. Je voulais juste voir s'il y avait des masques. Vous savez, pour Halloween. Je ne voulais rien voler, croyez-moi. Seulement...

- Vous aviez bien vu que le magasin était fermé, non ?

Il jeta un coup d'œil au carton ouvert en face de moi.

- D'ailleurs, ces masques ne sont pas à vendre. Ils sont très particuliers.

- Pas à vendre ? répétai-je, incrédule.

- Vous n'auriez pas dû entrer dans ma cave sans y être autorisés, menaça l'homme en tendant l'index. La lumière du plafond jetait des reflets bleutés dans ses cheveux gominés.

- Quel âge avez-vous ?

Paralysé par la peur, je ne pus articuler un seul mot. D'ailleurs, je n'arrivais plus à me souvenir de mon âge. Au bout d'un moment, je m'entendis répondre d'une voix blanche :

- Quatorze ans, monsieur.

- Quatorze ans, et vous volez déjà dans les magasins ! Vous n'êtes pas en retard pour votre âge ! dit l'homme d'une voix douce.

Sous cette accusation, je protestai avec véhémence :

- Je ne vole pas dans les magasins. Je n'ai encore jamais rien volé. J'étais venu acheter un masque. Regardez, j'ai de l'argent sur moi !

Je glissai ma main tremblante dans la poche de mon jean et montrai les billets.

- Vingt-cinq dollars, dis-je en tendant l'argent pour qu'il puisse le voir. Voilà, est-ce suffisant pour en acheter un ?

Il se frotta le menton.

- Je vous répète, jeune homme, que ces masques sont vraiment très particuliers. Je ne peux pas les vendre, croyez-moi.

- Mais j'en veux un ! criai-je. Ils sont tellement réussis. Ce sont les meilleurs masques d'horreur que j'aie jamais vus. J'en ai désespérément besoin pour après-demain soir. C'est Halloween. S'il vous plaît...

- Non, interrompit l'homme d'une voix cassante. Je ne les vends pas.

- Et pourquoi ?

Il me regarda pensivement.

- Ce sont des monstres, répliqua-t-il. Ces masques ont trop de vie.

- Oui, c'est pourquoi ils sont effrayants, m'exclamai-je. S'il vous plaît ! Prenez mon argent. Tenez ! Je poussai les billets vers lui. Au lieu de me

répondre, il se retourna et s'éloigna. Sa cape tourbillonnait derrière lui.

- Venez avec moi, jeune homme.

- Où ça ?

Je sentis la peur descendre le long de ma colonne vertébrale.

- À l'étage. Nous allons téléphoner à vos parents.

- Non, hurlai-je. Je vous en prie ! Si mon père et ma mère apprennent que j'ai été surpris à sept heures du soir dans le sous-sol d'un magasin fermé, je prendrai un de ces savons ! Ils me priveront de sortie et je manquerai la fête d'Halloween !

L'homme me jeta un regard glacial.

- Je ne tiens pas à appeler la police, dit-il lentement, je préfère prévenir vos parents.

Je me relevai.

- Je vous en supplie. N'appellez personne.

Jetant un regard vers l'escalier, je calculai rapidement. Si je m'élançais tout de suite et si je courais très vite, je pourrais atteindre les marches avant que l'homme me rattrape. La porte était fermée, mais probablement pas à clé. Je pourrais la pousser et me sauver. Ça valait la peine d'essayer. Je respirai profondément et me concentrai. Je comptai mentalement jusqu'à trois. Un... deux... trois ! À trois, je fonçai. Je fus au bas des escaliers en un éclair.

- Hé, arrêtez-vous ! cria, tout surpris, l'homme à la cape en se lançant aussitôt à ma poursuite d'un pas lourd. Arrêtez, jeune homme ! Où allez-vous comme ça ?

Sans ralentir ni regarder en arrière, je montai les marches quatre à quatre. « Oui, il faut que je m'en aille », pensai-je. Arrivé en haut de l'escalier, je tendis les deux bras et poussai la porte de toutes mes forces. Impossible de l'ouvrir...



- Oh non ! fis-je, désespéré et horrifié.

L'homme à la cape était au bas de l'escalier. Il fallait que la porte s'ouvre ! À tout prix ! Je montai deux marches de plus, gonflai à fond mes poumons et pressai de toutes mes forces mon épaule contre la porte. Je poussai très fort, avec un grand cri de bête sauvage. L'homme en noir tendit le bras pour m'attraper. Sa main frôla ma cheville. Je l'écartai d'un coup de pied. Puis je concentrai de nouveau mes efforts sur cette porte.

Elle finit par céder.

- Ça y est !

Tout joyeux, je sortis rapidement dehors. L'air froid me saisit. Je trébuchai sur quelque chose de dur, une pierre ou une brique. Je remontai en courant le passage étroit, et débouchai sur le trottoir devant le magasin. Personne. Où donc était passé Andrew ? Et l'homme à la cape, m'avait-il suivi dans l'escalier ? Dans l'allée ? Je me retournai pour vérifier. Tout

était plongé dans l'obscurité la plus totale. Je repris ma course. Mes pieds ne touchaient pratiquement pas le sol. Je traversai la rue comme une flèche. Des phares m'éblouirent et une voiture me klaxonna. Je fis un bond de plusieurs mètres. La voiture me dépassa en vrombissant.

- Hé, Steve !

Andrew apparut de derrière un grand cyprès.

- Tu as réussi !

- Oui, j'ai pu enfin m'échapper...

J'avais du mal à reprendre mon souffle.

- Je ne savais plus quoi faire, avoua Andrew.

- Alors, tu as simplement attendu là ?

- Oui. J'ai vraiment eu très peur pour toi, tu sais.

Je jetai un coup d'œil inquiet derrière nous.

- Bon, on ne peut pas rester là. Il nous suit peut-être. Les pelouses et les maisons étaient noyées dans la brume grise. Nous courûmes de front, sans dire un mot pendant tout le trajet. Dans l'air froid de la nuit, notre respiration faisait de la buée. Quand nous arrivâmes devant chez Andrew, je m'arrêtai.

- Bon, eh bien ! Bonsoir ! me salua Andrew, tout essoufflé. Désolé que tu n'aies pas eu ton masque.

- Oui, c'est moche, murmurai-je, maussade.

Je le regardai rentrer chez lui. Puis je repartis à petites foulées vers ma maison, vingt mètres plus loin. Mon cœur battait encore à tout rompre, mais je retrouvai peu à peu mon calme. L'homme à la cape noire ne nous avait pas suivis. Plus que quelques secondes et je serais en sécurité. En remontant

l'allée, je ralentis. Mon chien Sparky aboya pour m'accueillir. Sans même m'avoir vu, il savait que j'étais de retour. Je montai les marches de la véranda, le sourire aux lèvres. J'étais sacrement content de moi. En fait, j'étais même surexcité. J'avais envie de sauter en l'air, de faire la danse des Sioux, de chanter cocorico, ou de hurler : « MISSION ACCOMPLIE » ! Évidemment, je n'avais rien dit à Andrew. Il valait bien mieux qu'il ne le sache pas. Quand l'homme à la cape avait appuyé sur l'interrupteur du sous-sol, dans la fraction de seconde de lumière aveuglante j'avais sorti un masque du carton et je l'avais caché sous mon sweat. J'avais un masque, mais cela n'avait pas été sans mal ! Me retrouver enfermé dans ce sous-sol avec ce curieux personnage avait été la chose la plus éprouvante de ma vie.

Mais j'avais mon masque ! Pendant que je courais dans la rue, je l'avais senti contre moi. Et maintenant que j'étais arrivé à la maison, il était là, tiède contre ma peau. J'étais tellement heureux !

Tout à coup, il me sembla que le masque bougeait. Quelque chose de pointu me mordit la poitrine.

Je plaçai mes deux mains bien à plat sur le devant de mon sweat et appuyai fort contre le renflement du masque.

- Aïe !

« Mais je suis en plein délire ! Toute cette histoire dans le sous-sol du magasin a dû me porter sur les nerfs. Il faut que je me calme maintenant. C'est bien normal qu'en montant les marches le masque ait glissé. En tout cas, il ne remue pas et ne mord pas. Allez, il est temps de rentrer me mettre au chaud et de ranger mon trophée dans un tiroir, bien à l'abri des regards. »

Pourquoi étais-je si nerveux ? Primo : je n'avais plus rien à craindre maintenant. Secundo : j'avais réussi à m'enfuir en emportant un superbe masque d'épouvante. Et tertio : ce serait enfin mon tour de terroriser les autres, et en particulier les Sauvages. Alors, pourquoi rester là à m'angoisser inutilement ?

La main toujours posée sur la poitrine, j'ouvris

la porte d'entrée et fis quelques pas à l'intérieur. Notre petit terrier me fit la fête en sautant et en bondissant tout autour de moi.

- Du calme, Sparky !

Il jappait et aboyait comme si j'avais été absent toute une semaine.

- Au pied, Sparky, au pied !

Moi qui voulais rentrer à la maison sans me faire remarquer, c'était réussi ! Il fallait pourtant que j'arrive à monter dans ma chambre pour mettre le masque de côté avant que mes parents arrivent. Mais Sparky ne semblait pas décidé à me laisser le champ libre.

- Steve, c'est toi ?

Maman me rejoignit dans l'entrée, l'air agité. Elle repoussa en arrière une mèche et me regarda droit dans les yeux.

- Où diable étais-tu passé ? Ton père et moi avons dîné. Ton repas est complètement froid à l'heure qu'il est !

- Désolé, maman, m'excusai-je en essayant de repousser Sparky.

La boucle blonde retomba sur son front. Elle essaya de s'en débarrasser en soufflant énergiquement.

- Alors ? Où étais-tu ?

- C'est-à-dire que...

« Réfléchis vite, Steve. Tu ne peux pas lui avouer que tu es sorti voler un masque d'Halloween dans le sous-sol d'un magasin. »

- Je devais aider Andrew à faire quelque chose.

Ça, pour sûr, c'était un mensonge. Un petit. D'habitude, je suis un gars honnête, mais cette fois le masque passait avant tout. Et maintenant, je n'avais plus qu'une idée en tête : l'enlever de sous mon sweat et le cacher dans ma chambre.

- Tu devrais te débrouiller pour être à l'heure aux repas. Bon, passons pour aujourd'hui. Tu sais également que tu dois toujours me dire où tu vas, c'est compris ? Ton père était furieux contre toi. Il est parti faire des courses à l'épicerie.

Je baissai la tête.

- Je suis vraiment désolé, maman. Je ne me suis pas rendu compte de l'heure.

Sparky me regardait fixement. J'avais l'impression qu'il avait repéré le renflement de mon sweat. Si un chien pouvait le voir, alors maman qui remarquait tout... Il ne fallait pas rester là trop longtemps.

- Je vais me changer et je redescends.

Je ne lui laissai pas le temps de réagir et grimpai les escaliers à toute vitesse. Je fonçai dans ma chambre, m'y enfermai en claquant la porte. Il me fallut quelques secondes pour retrouver mes esprits. Je tendis l'oreille pour m'assurer que maman ne m'avait pas suivi. Mais non. Elle préparait mon repas en faisant tout cliqueter dans la cuisine. Je ne pouvais plus attendre pour admirer mon masque ! Et d'abord, lequel avais-je pris ? Quand la lumière s'était éteinte dans la cave, j'en avais saisi un au hasard. Maintenant, j'allais pouvoir enfin contempler ma récompense durement gagnée.

- Waou ! fis-je en le tendant à bout de bras.

Le masque du vieil homme ! J'avais emporté l'affreux vieillard dégénéré. J'aplatis ses longues mèches fanées. Le tenant par ses grandes oreilles pointues, je le portai au niveau de mon visage et l'examinai tout à mon aise. Il était bien tel que je l'avais vu dans la cave avec sa grande dent pointue transpercée par un ver brunâtre. C'était sans doute ce qui m'avait griffé la poitrine, dehors sur le perron. Et moi qui avait cru que le masque me mordait ! Le visage au teint verdâtre était fripé et ridé. De nombreuses cicatrices sombres formaient de grossières coutures sur ses joues creuses. Des dizaines d'araignées noires glissaient dans sa chevelure miteuse et s'enfonçaient jusque dans les oreilles.

- Quelle petite merveille ! m'écriai-je.

Pas de doute, je tenais bien là le masque d'Halloween le plus abominable au monde. Peut-être même le plus effrayant de tout l'univers ! Rien que le regarder me mettait mal à l'aise. Du doigt je frottai la joue flasque. La peau était tiède comme de la peau humaine.

Je m'entraînai à rire comme un vieil homme.

- Hé, hé, hé !

Puis à caqueter d'un ton sec.

- Hé, hé, hé !

« Prenez garde, les Sauvages, me dis-je. Quand je vous tomberai dessus revêtu de ce masque, vous ne saurez plus où vous mettre ! »

- Hé, hé, hé !

J'enfonçai mes doigts dans la chevelure clairsemée pour discipliner quelques mèches rebelles. Les araignées n'avaient pas le toucher du caoutchouc. Au contraire, elles étaient douces et tièdes. Tout content, j'observai à loisir le vieux visage abject qui semblait me lancer un regard mauvais et un sourire malveillant. Et si je l'essayais juste une minute ? Je mourais d'envie de voir à quoi je ressemblerais le soir d'Halloween. Serais-je vraiment effrayant ?

J'allais aussitôt devant le miroir de ma penderie et plaçai solennellement le masque au-dessus de ma tête. Puis, avec d'innombrables précautions, je commençai à le faire glisser lentement, jusqu'à ce qu'il recouvre complètement mon visage.

- Steve !

L'appel de maman me fit sursauter.

- Steve, où es tu ? Ton dîner est prêt. Descends vite !

- J'arrive !

J'ôtai immédiatement le masque. Après tout, j'aurais tout le temps de le voir plus tard. J'allai rapidement à la commode et ouvris un tiroir. Je posai délicatement mon trésor. Je le camouflai sous plusieurs paires de chaussettes et repoussai le tiroir. Sans perdre une seconde, je courus à la cuisine. Maman m'avait préparé une salade et des macaronis au gratin. J'avais très faim et mon estomac gargouillait. Je m'installai et dévorai mon repas. Sparky me regardait de ses gros yeux noirs et ronds. Il pencha la tête de côté quémendant une part.

- Mais, Sparky, tu n'aimes pas les macaronis.

Derrière moi, maman rangeait la vaisselle. Je mourais d'envie de tout lui raconter à propos du masque. J'aurais voulu le lui montrer. Peut-être même le

mettre et lui faire peur. Mais je savais qu'elle poserait trop de questions : où je l'avais acheté, combien il avait coûté et ce qu'il me restait d'argent de poche. Des questions auxquelles je ne pouvais pas répondre. Alors je me retins et me forçai à ne pas partager ma joie d'être autre chose qu'un clochard pour cet Halloween. Il faut dire que j'avais été clochard cinq ans de suite. Vous vous rendez compte ! Clodo ! Et même pas un vrai costume ! Seulement une vieille veste de papa, beaucoup trop grande pour moi, et un pantalon tout rapiécé. Maman me frottait le visage au charbon de bois pour simuler la crasse et la saleté. Pour finir, je devais porter un baluchon au bout d'une canne à pêche sur mon épaule. C'était minable ! Enfin, cette année, Halloween serait différent. Quelle chance ! Je ne pensais qu'à ce masque. Je n'en parlais à personne et leur ferais peur à tous. Andrew compris. Après tout il m'avait bien laissé tomber et s'était sauvé en m'abandonnant dans la cave obscure ! Imaginant la scène, je me réjouissais à l'avance. « Fais attention à toi, Andy. Tout malin que tu es, toi aussi, je t'aurai ! »

Le lendemain, j'avais entraînement de foot avec mes primaires, comme d'habitude. C'était une belle journée d'octobre. Le soleil faisait briller les feuilles jaunes et brunes des arbres comme des pièces d'or et de bronze. Des petits nuages blancs, légers comme de la ouate, flottaient dans le ciel bleu.

Tout me paraissait beau et calme parce que demain... c'était Halloween. L'entraînement des Sauvages fut l'un des plus éprouvants que j'ai eu à vivre. À quatre heures pile, j'annonçai la fin de la séance. J'étais trop épuisé pour donner un coup de sifflet. Mes vêtements étaient tachés de boue, je boitais, et mes jambes étaient égratignées et couvertes de bleus. Un entraînement typique avec les horribles Sauvages. Mais je savais que mon heure venait. Il me suffisait d'attendre une journée.

Je les fis mettre en cercle autour de moi. Ils se bousculaient, se tiraient les cheveux, se traitaient de tous les noms. L'exercice ne semblait pas les avoir beau-

coup fatigués. Je levai les bras pour réclamer leur attention.

- Demain, je propose de faire une soirée d'Halloween spéciale Sauvages !

Ils approuvèrent tous bruyamment. Je poursuivis :

- Après l'entraînement, vous irez passer vos déguisements. Nous ferons la tournée des maisons tous ensemble.

- Super !

- Ce sera notre soirée. Demandez à vos parents de venir vous déposer en voiture à notre point de rencontre à sept heures. Devant la vieille demeure des Carpenter.

Silence complet. Là, ils ne riaient plus.

- Mais pourquoi se retrouver justement là ? demanda Tony.

- On dit que cette maison est hantée, ajouta Lisa dans un souffle.

- Cet endroit est trop effrayant ! déclara Duck.

Je redressai la tête et les défiai.

- Vous, les gars, vous n'avez peur de rien, pas vrai ? demandai-je.

Personne ne répondit. Ils échangèrent de rapides regards.

- Alors ? Vous êtes trop froussards pour m'attendre là ?

- Sûrement pas ! insista Lisa.

- Sans blague ! Nous, on n'a pas peur d'une vieille baraque.

Ils essayèrent de me dire à quel point ils étaient cou-

rageux et promirent tous d'être sur place à l'heure dite. Johnny en profita même pour se vanter :

- Une fois, j'ai vu un fantôme. Derrière mon garage. J'ai crié « Hou ! » et il est parti en flottant aussi vite qu'il pouvait.

Avec son histoire, il ne réussit pas à convaincre ses camarades qui commencèrent à se moquer de lui.

- Hé, Steve, en quoi seras-tu déguisé ? demanda Lisa.

- Oui. C'est quoi, ton costume ? demanda Tony.

- Il va se déguiser en tas de déchets toxiques ! plaisanta l'un.

- Mais non, en danseuse classique avec ballerines et tutu !

Et tous se mirent à me huer.

« Allez-y, riez bien les gars. Tant que vous le pouvez encore. Demain soir, c'est moi qui rirai. »

- Ben..., je serai clochard. Vous me reconnaîtrez facilement. Je porterai un vieux costume tout rapiécé, beaucoup trop grand pour moi, et mon visage sera tout sale.

- Tu seras comme d'habitude, quoi, cria l'un des membres de ma loyale équipe.

Ce qui provoqua encore plus de rires et de cris, plus de bousculades et de cheveux tirés et même une véritable bagarre. Par chance, les parents arrivèrent à point pour les emmener. Soulagé, je les regardai partir avec un demi-sourire. Je ramassai mon sac à dos et me dépêchai de rentrer à la maison. Je courus tout le long du trajet. Il me tardait de regarder mon

masque... Comme je passais devant chez Andrew, il sortit sur le pas de la porte et me héla :

- Hé, Steve ! Que se passe-t-il ?

- Pas grand-chose, répondis-je. À plus tard, mon vieux !

Je ne voulais pas m'attarder avec lui. J'avais mon masque à essayer. Était-il aussi terrifiant que dans mon souvenir, ou plus encore ? Je finis par arriver à la maison, passai l'entrée en coup de vent et montai le plus rapidement possible. Arrivé sur le palier, je me précipitai dans ma chambre, lançai mon sac sur le lit et me ruai sur la commode. J'ouvris brusquement le tiroir et regardai partout. Mes mains tremblantes soulevèrent les paires de chaussettes soigneusement roulées en boule et fouillèrent frénétiquement dans tous les coins. Le masque avait disparu !

- Oh, non ! Pas ça !

Plus de masque ! J'étais consterné. J'entrepris aussitôt de vider le tiroir en jetant rageusement toutes les chaussettes sur le plancher. J'avais des palpitations. Quand le tiroir fut vide, je me souvins comme par enchantement avoir déplacé le masque ce matin-là avant d'aller à l'école. Au dernier moment, j'avais pensé que maman risquait de faire la lessive, et donc peut-être d'ouvrir mon tiroir à chaussettes et d'y découvrir le masque. Voilà pourquoi je l'avais mis à l'abri au fond de mon placard, derrière mon sac à dos. Rassuré, je rangeai rapidement les chaussettes éparpillées. J'ouvris ensuite la porte du placard et retirai le masque de l'étagère du haut.

« Steve, tu perds les pédales, me dis-je. Ce n'est qu'un masque d'Halloween après tout. Inutile de fantasmer et de te faire peur tout seul ! »

Je me sentais déjà plus calme. J'arrangeai les cheveux jaunes du masque et caressai sa peau irrégulière

toute couturée de cicatrices. Les lèvres brunes tressaillaient. J'enfonçai mon petit doigt dans le trou de la dent ; j'écrasai les araignées qui se cachaient dans les lobes des oreilles.

- Génial ! déclarai-je tout haut.

Je ne pouvais attendre un jour entier avant Halloween. Il fallait que je le montre à quelqu'un. Seulement le montrer ? Non, il fallait que j'effraie quelqu'un. Pourquoi pas Andrew ? La victime parfaite. Je savais qu'il était chez lui. Je l'avais vu quelques minutes plus tôt.

« Pour être choqué, il le sera. Il croit que j'ai quitté le sous-sol de ce magasin les mains vides. Quand je me glisserai dans sa maison et que je fondrai sur lui avec ce masque immonde, il s'évanouira, c'est sûr ! »

Je jetai un rapide coup d'œil à la pendule. Il me restait une heure avant le dîner. Papa et maman n'étaient pas encore rentrés. Parfait !

Je m'entraînai à rire comme un vieillard :

- Hé, hé, hé !

C'était le plus grinçant, le plus effrayant caquètement que je pouvais produire. Puis j'attrapai le masque tout fripé à pleines mains. Devant le miroir, je le plaçai sur le sommet de ma tête et l'enfonçai. Il glissa facilement sur mes cheveux, accrocha un peu mes oreilles, couvrit mes joues. Son contact était doux et chaud. Il descendit encore et finalement je sentis le haut du masque toucher mon crâne. Je l'ajustai afin de voir à travers les trous étroits des yeux. Je m'approchai plus près du miroir pour véri-

fier mon apparence. Quelle chaleur ! Le masque de caoutchouc pressait fortement mes joues et mon front. Je laissai échapper un cri. Mon visage commençait à me brûler. Respirer devenait pénible.

- Hé ! Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ?

La peau du masque se resserrait sur mon visage. Mes joues étaient brûlantes. Une odeur acre m'enveloppait et me faisait suffoquer. J'eus un haut-le-cœur. J'essayai de respirer profondément par la bouche. Mais le masque était si ajusté que je pouvais à peine aspirer l'air. Je posai mes mains sur mes oreilles. L'extérieur du masque semblait normal. Mais à l'intérieur la chaleur était insupportable. Je voulus l'enlever. Pas moyen. Le caoutchouc collait à mon visage comme une ventouse et dégageait une odeur de pourriture. Je tirai plus fort pour arracher le masque, sans résultat. Je respirais de plus en plus mal. J'empoignai les cheveux laineux et tirai. Je glissai mes mains sous mon menton et poussai. Rien à faire. Tout à coup, je me sentis terriblement fatigué, faible, totalement exténué. Chaque respiration demandait un effort. Je me penchai. Mon corps tremblait. Je me sentais las. Usé. Alors, c'était donc ça, être vieux ?

« Attention ! Steve, tu laisses trop courir ton imagination ! Ce n'est qu'un masque de caoutchouc trop petit pour toi. Puisqu'il est trop serré, tu vas l'enlever et le bourrer de chaussettes pour l'étirer, c'est tout. Maintenant, calme-toi. Tu comptes jusqu'à dix. Tu attrapes le masque par le bas et tu le tires délicatement vers le haut. Aussi simple que ça. »

Je comptai mentalement jusqu'à dix, me mis devant le miroir et poussai un cri d'horreur en apercevant mon reflet. Ce masque était vraiment répugnant. Tellement vrai et épouvantable. Mes yeux hagards lui donnaient encore plus de vie. Quand je remuais mes lèvres, celles du masque remuaient de même en un horrible rictus. Les araignées ne cessaient de parcourir la tignasse jaune dans tous les sens. « Quel super-masque », me dis-je avec orgueil, et je me sentis un petit peu mieux. C'est alors qu'un caquètement de satisfaction s'échappa de ma gorge :

- Hé, hé, hé !

Ce n'était pas ma voix, mais celle d'un vieillard ! Comment cela était-il possible ? Moi, pousser des couacs pareils ? Pas question de caqueter plus longtemps. Je fermai les lèvres.

- Hé, hé, hé !

Un autre criaillement épouvantable ! Une voix aiguë et haut perchée. C'était plus bestial qu'humain. Je bloquai ma mâchoire. Je serrai les dents. Je retins ma respiration. Le ricanement jaillit à nouveau :

- Hé, hé, hé !

Non, ce n'était pas moi. Mais qui donc alors ? D'où

venait cette espèce de rire sec et moqueur ? Pris de panique, je regardais, sans comprendre, le vieux visage ignoble dans le miroir, quand une main puissante empoigna ma cuisse. J'en restai cloué sur place.

Le souffle coupé, je me retournai brusquement et regardai anxieusement à travers les tout petits trous des yeux. Non, ce n'était pas une main qui me tenait la jambe, mais les crocs de Sparky.

- Oh, Sparky, tu m'as fait une de ces peurs !

Au claquement sec de ma voix, le chien recula. Je m'éclaircis la gorge et essayai de nouveau.

- N'aie pas peur, Sparky, ce n'est que moi.

On aurait dit mon grand-père qui parlait. J'avais le visage et la voix d'un vieil homme. Et une fatigue énorme. Je tendis la main pour caresser mon chien. Mon bras retomba comme s'il pesait une tonne. Mes genoux craquèrent quand je me penchai. Sparky me regarda, étonné, et secoua la tête. Sa petite queue battait furieusement l'air.

- N'aie pas peur, croassai-je. J'essayais simplement ce masque. Il fait peur, non ?

Je me penchai pour le prendre dans mes bras. Ses yeux se dilatèrent de terreur. Il poussa un glapisse-

ment aigu, se faufila entre mes jambes et zigzagua à toute allure à travers la pièce en jappant bizarrement fort pour sa petite taille.

- Sparky, c'est moi ! criai-je. Je sais que ma voix n'est pas la même que d'habitude, mais c'est moi, Steve !

Je décidai de le suivre. Mes jambes faibles et mes genoux raides refusaient de me porter. Je dus m'y reprendre à trois fois simplement pour arriver à me redresser. La migraine me pressait les tempes. J'avais le souffle trop court pour courir après Sparky. De toute façon, c'était trop tard. Il était déjà parvenu au bas de l'escalier où il continuait d'aboyer.

- Quel comportement étrange, murmurai-je, en frottant mon dos ankylosé.

Je repartis en clopinant vers le miroir. Sparky avait pourtant déjà vu des masques. Il savait que c'était moi. Pourquoi était-il tellement effrayé cette fois ? À cause de ma voix ? Comment un masque avait-il pu la modifier ? Et pourquoi est-ce que j'avais l'impression d'avoir plus de cent ans ? Enfin, mon visage ne me brûlait plus, c'était déjà ça. Mais la peau du masque adhérait tellement que je pouvais à peine bouger les lèvres. « Tant pis, je vais l'enlever, et Andrew devra attendre le soir d'Halloween avant de connaître la peur de sa vie. » Je portai les mains à mon cou et cherchai le bas du masque. La peau sèche formait plein de bourrelets et de replis. Difficile de sentir le bord. Je m'approchai tout près du miroir et examinai attentivement la partie inférieure du

masque. Rien que de la peau ridée parsemée d'affreuses taches brunes. Impossible de distinguer où s'arrêtait le masque. Mes mains tremblaient en glissant le long de mon cou, tâtant chaque centimètre de peau du menton à la poitrine, des oreilles aux épaules. Mon cœur s'emballait. Je recommençai mes tentatives. En vain. Finalement, désespéré, je laissai retomber mes bras fatigués. Plus de différence entre le masque et mon cou ! La peau fripée et marbrée était devenue ma peau. De ma voix de vieil homme, je me mis à gémir. Il devait bien y avoir un moyen de me débarrasser de cette chose ! Je saisis les joues du masque et tirai dessus de toutes mes forces. Un lancement me parcourut le visage. Je tirai les cheveux. Une onde de douleur traversa mon cuir chevelu. Pris de panique, je me giflai, je tirai, j'essayai de déchirer. Chaque gifle, chaque pincement, chaque geste était aussi douloureux que s'il s'était agi de ma propre peau.

- Les trous des yeux, croassai-je, avec une lueur d'espoir.

Je les cherchai fébrilement. Peut-être que je pourrais y glisser mes doigts et soulever le masque à partir de là. Mes mains tâtonnèrent autour de mes yeux. Mes doigts tremblants fouillaient et frottaient. Plus de trous. Plus de rebord. La peau du masque semblait s'être fondue et être devenue ma peau. Le visage laid et dégoûtant était maintenant mon visage ! Et je me sentais aussi mal en point que je le paraissais physiquement. J'appuyai mon front cabossé contre la

glace et fermai les yeux pour réfléchir à ce qui m'arrivait. Que pouvais-je faire ? J'étais complètement paniqué et incapable de penser.

Au bout d'un moment, j'entendis la porte d'entrée claquer et maman m'appeler du bas de l'escalier.

- Steve, tu es là ? Ohé ?

Je ne répondis pas. Si elle m'entendait, elle se douterait de quelque chose.

- Steve ? reprit maman. Descends tout de suite. J'ai un petit cadeau pour toi.

Il ne fallait pas non plus qu'elle me voie dans cet état-là.

- Bon. Eh bien, c'est moi qui monte !

J'entendis maman grimper énergiquement l'escalier. La panique me donna le vertige. Je titubai et manquai de tomber à plusieurs reprises, voulant aller trop vite pour mes pauvres jambes. Tant bien que mal, je franchis les quelques mètres jusqu'à la porte et la fermai juste au moment où maman atteignait l'étage. Je restai appuyé contre le battant, la main sur ma poitrine palpitante, à attendre que ma respiration rede-vînt normale. Je réfléchissais à ce que je pouvais bien inventer comme histoire. Il était hors de question de la laisser entrer, sinon elle verrait le masque et à quel point celui-ci m'avait transformé. Elle me poserait des tas de questions.

Quelques secondes plus tard, elle frappait doucement à ma porte.

- Steve, tu es là ? Que fais-tu ?
- Oh, rien de spécial, maman.
- Est-ce que je peux rentrer ? Je t'ai apporté quelque chose.

- Euh... Pas tout de suite, fis-je de ma voix cassée. Je l'implorai en silence. « S'il te plaît, ne viens pas dans ma chambre ! Ne rentre pas ! »

- Steve, tu as l'air bizarre, remarqua maman. Tu as une drôle de voix !

-Euh...

« Réponds-lui quelque chose, Steve. Vite. »

- Euh... J'ai mal à la gorge, maman. J'ai dû attraper froid.

- Tu es malade ? Fais-moi voir !

Je vis la poignée tourner.

- Non ! hurlai-je, en m'appuyant le dos à la porte.

- Alors, tu n'es pas malade ?

- Mais si, dis-je de ma voix chevrotante. Je ne me sens pas très bien, maman. Je vais m'allonger un moment. Je descendrai plus tard, d'accord ?

Je fixai la poignée du regard, attentif au moindre bruit de l'autre côté de la cloison.

- Je t'ai apporté une boîte de ces petits gâteaux noir et blanc que tu adores. Tu sais, tes préférés. Tu en veux un ? Ça t'aidera peut-être à te sentir mieux.

Je salivai à l'idée d'en croquer un. Ces biscuits étaient délicieux. Glaçage au chocolat d'un côté et à la vanille de l'autre.

- Non, merci, pas maintenant.

- Mais j'ai fait un détour de trois kilomètres pour te les acheter, me reprocha maman.

- C'est très gentil. Tout à l'heure. Vraiment, je ne me sens pas très bien.

C'était la vérité. Mes tempes bourdonnaient. Mon

corps entier me lançait. Je pouvais à peine me tenir debout.

- Bien. Je t'appellerai pour le dîner.

Je l'écoutai redescendre l'escalier. Puis je rejoignis le lit et me laissai tomber lourdement dessus.

- Et maintenant ?

Je pressai mes mains contre mes joues. Comment quitter ce masque ? Je fermai mes yeux brûlants de fatigue et fis le vide. Très vite, le visage de Carolyn m'apparut.

« Mais oui, évidemment ! Carolyn est la seule personne au monde qui peut m'aider. La même chose lui est peut-être arrivée puisqu'elle portait un masque semblable à Halloween dernier. Et si le masque lui avait collé au visage et l'avait transformée, elle aussi. Voilà pourquoi elle refusait de me donner le nom du magasin... Voyons... Quelle histoire à dormir debout nous avait-elle raconté ? Que son visage et le masque ne faisait plus qu'un... Bah ! Elle a bien fini par le retirer, son masque ! Elle saura sûrement comment retirer le mien aussi. »

Le téléphone se trouvait à côté de l'ordinateur sur mon bureau. En temps normal, je l'aurais attrapé en trois secondes. Il me fallut trois minutes d'efforts et de grognements pour forcer ma vieille carcasse à se lever. Et cinq minutes de plus pour me traîner jusqu'au bureau. Quand je me laissai tomber dans mon fauteuil, j'étais brisé de fatigue. Je rassemblai mes dernières forces pour soulever le combiné et composer le numéro de téléphone de Carolyn. Il fal-

lait absolument qu'elle m'aide à retirer ce masque.
À la troisième sonnerie, le père de Carolyn répondit :

- Allô ?

- Bonjour ! Pourrais-je parler à Carolyn ? demandai-je d'une voix étouffée.

- De la part de qui ?

M. Caldwell semblait surpris.

- C'est Steve, répondis-je. Est-ce que Carolyn est là ?

- Vous êtes l'un de ses professeurs ?

- Non , c'est Steve Boswell. Je...

- Je suis désolé, monsieur, je ne vous entends pas très bien. Pouvez-vous parler plus fort ? Pourquoi souhaitez-vous parler à ma fille ? Je peux vous aider ?

-Non... Je...

J'entendis M. Caldwell parler à voix basse à quelqu'un dans la pièce :

- Un vieil homme qui demande Carolyn. Je peux à peine l'entendre. Il ne veut pas dire qui il est.

Reprenant la communication :

- Êtes-vous l'un de ses professeurs, monsieur ? D'où connaissez-vous ma fille ?

- C'est mon amie, dis-je d'une voix chevrotante.

Il se détourna encore de l'appareil, probablement pour parler à sa femme. Il assourdit le téléphone de sa main, mais, malgré le filtrage, j'entendis ce qu'il disait :

- U n fou... ou une blague.

Puis, s'adressant à moi :

- Désolé, monsieur, ma fille ne peut pas venir au téléphone.

Et il raccrocha. Je restai là, à nouveau seul, à écouter le bruissement des araignées dans mes oreilles.

Que faire ?



- Steve, c'est l'heure de dîner ! appela papa, en frappant à la porte de ma chambre.

Je m'éveillai en sursaut. Après le coup de téléphone, j'avais dû m'assoupir. Déjà l'heure du repas ! Avoir dormi assis dans mon fauteuil m'avait ankylosé. Je frottai mon cou pour en effacer la raideur.

- Steve, tu descends dîner ? demanda papa.

- Je n'ai pas très faim. Je vais faire un petit somme, papa. Je crois que j'ai attrapé quelque chose.

- Hé, ne va pas tomber malade la veille d'Halloween ! Tu ne voudrais pas manquer la tournée des maisons, pas vrai ?

- Après une bonne nuit de sommeil, je serai tout à fait rétabli, bredouillai-je.

Demain, j'aurai sans doute cent cinquante ans, mais il faudra bien que je m'en accomode. Je soupirai lamentablement.

- On va te monter un peu de soupe ou autre chose un peu plus tard, dit encore papa.

Et il disparut dans l'escalier. Je regardai fixement le téléphone. Devrai-je essayer de recontacter Carolyn ? Non. Elle ne croirait jamais que c'est moi et me raccrocherait au nez comme son père. Je me grattai les oreilles. Je touchai mon crâne. La chair était douce et si fine que je pouvais sentir l'os dur à travers. Je poussai un autre long soupir. « Il faut que je réfléchisse à tout ça. Je dois à tout prix trouver un moyen de sortir de là. » Mes forces m'abandonnaient. Le sommeil me gagnait. Péniblement, je rejoignis mon lit où je m'affalai. Quelques secondes plus tard, je dormais à poings fermés.

La lumière brillante du soleil filtrant à travers la fenêtre de ma chambre me réveilla. Je clignai des yeux plusieurs fois, surpris par cette clarté matinale. Aujourd'hui, c'était Halloween. Une journée heureuse, celle des friandises et des émotions. Mais au lieu de cela...

De mes deux mains je touchai mon visage, mon front, mes tempes, mon menton, mes joues... Ma peau était partout lisse et douce. Je palpai mes oreilles et les sentis petites et bien formées : les miennes ! Plus d'araignées ! Je glissai ma main dans mes cheveux fins et soyeux. Avec beaucoup d'hésitation, très délicatement, mes doigts cherchèrent le petit carré de chair à vif au sommet de mon crâne. Plus rien !

- Je suis moi ! hurlai-je dans une explosion de joie. Plus de visage de vieillard. Plus de voix de vieillard.

Plus de corps de vieillard. Tout n'avait été qu'un mauvais rêve, un horrible cauchemar. Plissant les yeux dans la lumière crue du matin, je regardai avec bonheur la pièce autour de moi.

- J'ai rêvé tout ça ! m'écriai-je.

Être allé dans l'entrepôt sombre du magasin. Avoir fouillé des cartons de masques. Avoir rencontré l'homme à la cape. Avoir emporté le masque d'un vieil homme. Être rentré furtivement à la maison et avoir essayé le masque qui était resté collé à ma peau, qui refusait de s'enlever... Rien qu'un affreux cauchemar, maintenant terminé. Quel bonheur ! Jamais de ma vie je n'avais été aussi heureux. Je m'apprêtais à bondir du lit pour chanter et danser de joie.

Mes yeux s'ouvrirent complètement et je me réveillai vraiment...



... Je me réveillai et compris que j'avais rêvé mon réveil ! Mes doigts coururent sur la peau rugueuse, le long des épaisses cicatrices, en haut des oreilles pointues... J'avais rêvé que le masque n'existait pas. Qu'au réveil mon visage, ma voix et mon corps m'avaient été rendus.

Ça n'avait été qu'un rêve merveilleux.

Mais maintenant, je me retrouvais vraiment dans cette situation horrible. Je me redressai.

- Il faut que je dise tout à papa et à maman, décidai-je. Je ne peux pas passer un autre jour comme ça. J'avais dormi tout habillé. Je me levai avec difficulté et réussis à tirer mon vieux corps jusqu'à la porte que j'ouvris d'un coup sec. Pas un bruit dans la maison, mais un Post-it collé sur la porte de ma chambre :

« Cher Steve,

J'espère que tu te sens mieux.

Maman et moi devons aller rendre visite à tante

Helen ce matin. Nous partons de bonne heure pour éviter la circulation.

Ne t'inquiète pas, nous serons à la maison à temps pour t'aider à passer ton déguisement.

Gros bisous,

Papa. »

Mon costume de clochard ! Non, merci. Pas cette année. Ce n'était plus de mon âge. À cent cinquante ans, on est un peu trop vieux pour aller quêter des friandises de maison en maison ! Froissant la note, je descendis lentement vers la cuisine, en me cramponnant à la rampe et en descendant une seule marche à la fois. J'eus soudain très envie d'un bol de céréales fumant et d'une tasse de lait chaud.

- Oh, non ! dis-je de ma voix cassée.

Voilà que maintenant je pensais comme un vieillard ! Par esprit de contradiction, je me préparai un petit déjeuner avec du jus d'orange et des corn flakes bien croustillants. Je m'installai devant mon plateau. Le jus de fruits avait un goût étrange. Et avec seulement une dent, même très longue, il m'était totalement impossible de mâcher les pétales de maïs.

- Que vais-je devenir ? me lamentai-je.

La réponse s'imposait d'elle-même. Avec mon physique à effrayer Dracula, autant poursuivre mon plan de départ, et attendre le soir pour terrifier les joueurs de foot. Je devais me venger de ces enfants braillards et bagarreurs pour tout le souci qu'ils m'avaient donné jour après jour. Oui, il valait mieux profiter du

masque tant que je le portais. On verrait plus tard pour l'enlever.

« Quand papa et maman reviendront à la maison, je les accueillerai dans mon déguisement de vieillard qu'ils trouveront génial. Ensuite, je me rendrai au lieu du rendez-vous, devant l'effrayante demeure des Carpenter où toute l'équipe m'attendra. Et je leur flanquerai une peur bleue ! Ensuite ? Eh bien, j'irai voir Carolyn. Ça ne sera pas difficile de la trouver car elle donne une soirée chez elle après la tournée des maisons. Elle me montrera comment enlever cet horrible masque. Et enfin, je serai quelqu'un de parfaitement heureux. »

De la cuisine où je me démenais pour venir à bout de mes corn flakes, cela me semblait vraiment un bon plan. Dommage que rien ne se soit déroulé comme prévu.

Quand papa et maman rentrèrent à la maison ce soir-là, je descendis en boitillant l'escalier pour les accueillir. Ils s'arrêtèrent stupéfaits au spectacle de mon horrible visage verdâtre. Prudente, maman posa le sac qu'elle transportait et s'assit dans le fauteuil le plus proche, toute pâle et bouche bée. Quant à papa, ses yeux semblaient sortir de leurs orbites. Au bout de quelques secondes, il éclata d'un rire sonore.

- Steve, je n'ai jamais vu de meilleur déguisement ! s'exclama-t-il. Où l'as-tu trouvé ?

- Mais quelle horreur ! dit maman. Oh, je ne peux pas supporter de voir cette espèce de rustine en haut du crâne. Ni cet horrible trou dans la dent.

Papa tourna autour de moi pour mieux m'admirer. J'avais enfilé son vieux costume rapiécé et emprunté une vieille canne de grand-père, sur laquelle je m'appuyais maintenant.

- C'est génial ! déclara papa en me tapant sur l'épaule.

- J'ai eu ce masque au magasin de farces et attrapes, près de l'école, dis-je d'une voix tremblotante.

C'était presque la vérité. Maman et papa se regardèrent.

- La voix du vieil homme est très réussie, me félicita maman. Tu t'es beaucoup entraîné ?

- Oh oui, toute la journée, répliquai-je sans la moindre hésitation.

- Alors, tu te sens mieux ? se rassura papa. Nous n'avons pas voulu te déranger ce matin.

- Oh, oui. Beaucoup mieux.

En fait, mes jambes tremblaient et mon corps entier dégoulinait d'une sueur froide. Sans le soutien de ma canne, je n'aurais pas pu me tenir debout.

- Tant mieux. Et c'est quoi, ça, dans les cheveux ? demanda maman en plissant les yeux.

- Des araignées.

Je frissonnai en les sentant se promener sur ma tête et dans mes oreilles.

- Elles ressemblent à des vraies, déclara maman, horrifiée. Tu ne veux vraiment pas être un clochard cette année ? Ce masque paraît inconfortable et étouffant.

Si seulement elle savait à quel point !

- Laisse-le faire, la gronda papa. Il est parfait comme ça. Dans la rue, tout le monde aura peur de lui, ce soir.

Un coup d'œil à ma montre : il était temps de partir.

- En tout cas, il peut se vanter de m'avoir fait peur, dit maman.

Elle ferma les yeux :

- Je ne peux pas supporter de te regarder, Steve.
Pourquoi as-tu acheté une horreur pareille ?

- Parce que c'est Halloween, lui rappela papa.
Il toucha ma longue dent.

- Tu as un masque super. C'est du caoutchouc ?

- Oui, je crois, murmurai-je de ma voix chevrotante.
Maman avait l'air réellement dégoûtée :

- Tu fais la tournée des maisons avec Andrew ?
Je bâillai de fatigue et de sommeil.

- J'ai promis à mes joueurs de foot de les retrouver.
Puis j'irai à la soirée que Carolyn donne chez elle.

- Bon, ne reste pas dehors trop tard, recommanda
maman. Et, si ce masque épais devient trop chaud,
enlève-le un moment, d'accord ?

« Si seulement je pouvais », pensai-je amèrement.

- À plus tard, dis-je.

Me redressant sur ma canne, je me dirigeai péniblement vers la porte d'entrée. Maman et papa éclatèrent de rire en me voyant marcher ainsi. Moi, je ne riais pas. J'avais envie de pleurer. Une seule chose m'empêchait de fondre en larmes et de tout leur avouer : la vengeance. J'imaginais avec délice l'expression terrifiée sur les visages de mon équipe de foot. J'entendais déjà leurs hurlements d'horreur. Cette image m'encourageait à continuer. Je saisis la poignée et ouvris la porte.

- Steve, attends ! Je vais te prendre en photo,
m'arrêta papa.

Il courut chercher son appareil.

- Et ton sac pour la tournée ! cria maman. Tu l'as oublié !

Elle fouilla partout dans le placard jusqu'au moment où elle trouva le sac à provisions décoré de petites citrouilles attachées sur le côté. Moi qui pouvais à peine marcher, pourquoi voulait-elle encore que je m'encombre d'un sac ? Je le pris tout de même en me promettant de m'en débarrasser au plus tôt. De toute façon, je n'avais pas du tout l'intention d'aller sonner à chaque porte. À l'allure à laquelle je me déplaçais, il ne fallait pas y songer.

Papa réapparut dans le salon.

- Dis « cheese » ! cria-t-il en soulevant son petit appareil.

Je forçai mes grosses lèvres épaisses à sourire. Papa utilisa le flash une fois, puis trois fois de plus. Ébloui, je dis « au revoir » et franchis la porte. Sur la véranda je dus me cramponner à la balustrade pour me guider. Progressivement, mes yeux se réhabituèrent à la pénombre et je pus descendre l'allée. La nuit était froide et claire. Sans vent. Les arbres effeuillés se dressaient, immobiles comme des statues. Je descendis sur le trottoir en boitillant et me dirigeai vers la demeure des Carpenter. La rue semblait plus éclairée que d'habitude. La plupart des maisons avaient leur lampion de façade allumés pour accueillir les petits « mendiants ». Je fourrai le sac à provisions dans une poubelle, puis descendis la rue en donnant des petits coups de canne sur le trottoir pour avertir de ma présence. Mes reins me faisaient

mal. Mes vieilles jambes tremblaient. Je m'appuyais sur ma canne, la respiration courte. Après quelques mètres seulement, je dus me reposer contre un lampadaire. Par chance la demeure des Carpenter n'était pas trop loin. Comme je reprenais ma route, deux petites filles descendirent précipitamment du trottoir, suivies par leur père. L'une, un superbe papillon aux couleurs vives, battait gracieusement des ailes. L'autre, une princesse, marchait dignement dans sa longue robe scintillante, un diadème au front.

- Oh, ce qu'il est affreux, murmura le papillon à la princesse.

- Beurk ! entendis-je la princesse répliquer. Qu'il est vieux !

Je me penchai vers elles, leur grimaçai un sourire méchant et grondai de ma voix fêlée :

- Ôtez-vous de mon chemin, sales gamines prétentieuses !

Les deux petites poussèrent des cris aigus et quittèrent vite le trottoir. Leur père, en colère contre moi, me jeta un regard noir et courut les rattraper.

- Hé, hé, hé !

Un ricanement de satisfaction jaillit de mes lèvres. Voir leurs visages effrayés me redonnait du courage. Je poursuivis mon chemin avec plus d'entrain. Quelques minutes plus tard, la silhouette sombre et massive de la demeure des Carpenter apparut. Ses tourelles de pierre se découpaient dans le ciel violet de la nuit comme des tours de château. Regroupés sous un lampadaire, au pied de la pelouse envahie par les

herbes, toute mon équipe de foot au grand complet m'attendait. Mes Sauvages. Mes primaires. Mes victimes. Tous déguisés. Des momies et des monstres, des fantômes, une reine de beauté et une bête... Je les reconnus tous. Ils ne cessaient de se pousser, de se chiper les sacs à provisions, de crier et de se bagarrer. Appuyé sur ma canne, je les observai à quelque distance. Mon cœur battait la chamade. Tout mon corps tremblait. Le grand moment était enfin arrivé.

- D'accord, les gars, murmurai-je doucement pour moi-même. Maintenant ça va commencer !

Sentant ma vengeance si proche, je tremblais d'excitation. Je sortis de l'ombre et avançai vers eux dans la lumière du lampadaire. Mes lèvres difformes se tordaient en un rictus effrayant. Je les regardai fixement l'un après l'autre pour que rien de mon apparence monstrueuse ne leur échappe : ni mon corps recroquevillé, ni mon visage hideux, ni ma chevelure miteuse infestée d'araignées, ni le trou dans ma dent, ni le carré de chair grise sur mon crâne déformé. Qu'ils voient bien tout. En détail. Je sentis leurs regards sur moi et devinai leur peur. J'ouvris la bouche et m'apprêtai à pousser un grognement épouvantable qui les ferait déguerpir en vitesse et se réfugier dans les bras de leur maman. Pourtant, avant que j'aie pu pousser le moindre cri, la petite Lisa, en robe de mariée et voile blanc, me prit la main.

- Est-ce qu'on peut vous aider, monsieur ? demanda-t-elle.

- Vous êtes perdu ? s'enquit un autre.

- Vous cherchez quelque chose ?

- On peut vous être utiles ?

Non et non, ce n'était pas comme ça que ça devait se passer. Ils ne réagissaient pas du tout comme je l'avais prévu.

- Où allez-vous, monsieur ? On va vous accompagner. La nuit est trop noire pour se promener tout seul dans le quartier.

Les autres s'approchèrent, prêts à rendre service. Les Sauvages se disputaient presque pour aider un vieillard repoussant de laideur ! Et ils n'avaient pas peur !

- Non ! Fichez-moi le camp ! hurlai-je. Je suis le fantôme de la demeure des Carpenter. Vous avez piétiné ma pelouse, et vous allez me le payer !

Je rugis de colère, mais ma gorge ne laissa passer qu'un faible murmure indistinct dont ils n'entendirent pas un mot ! « Il me faut les effrayer, me dis-je, il le faut ! » Je pris un air menaçant et projetai brusquement mes deux mains en avant comme pour les étrangler tous. Je titubai, perdis l'équilibre et penchai un instant dangereusement en arrière. Je repris finalement appui sur ma canne, et frappai le trottoir de colère.

Ils crièrent. Oui, ils avaient eu peur ! Mais pas de moi. Pour moi ! Des mains secourables se tendirent pour m'aider à me redresser.

- Vous êtes sûr que ça va aller ?

Je reconnus la voix éraillée de Duck. Et des murmures de sympathie.

- Pauvre vieux bonhomme...

- Vous vous êtes blessé ?

- Dites-nous ce qu'on peut faire...

Je ne leur faisais pas peur le moins du monde, ça non. Pitié, plutôt. Je me reposai sur la canne, épuisé à un point tel que je pouvais à peine garder la tête droite. « Oublie ta vengeance, Steve. Tant qu'il te reste des forces et que tu ne tombes pas de sommeil, va chez Carolyn. Elle te montrera comment te débarrasser de ton masque pour retrouver ton visage et ton corps d'avant. »

Lisa, l'air inquiet, se cramponnait toujours à mon bras tremblant. Sa petite frimousse constellée de taches de rousseur ne m'avait pas quitté des yeux un instant.

- Où voulez-vous aller ? fit-elle simplement.

- Vous savez où habite Carolyn ? demandai-je.

- C'est ici, tout près. Juste de l'autre côté de la rue. Je connais son frère, indiqua Tony.

- On va vous accompagner, décida Lisa.

Elle s'agrippa plus fort. Une momie s'avança et me prit l'autre bras. Ils me conduisirent lentement et sans à-coups. Je n'en revenais pas. Je les connaissais bien mal. Au lieu de s'enfuir en courant, ils restaient et prenaient soin de moi. Je soupirai. Le plus triste, c'était que, fatigué comme je l'étais, je n'aurais pas pu aller chez Carolyn sans leur aide. À quelques mètres de la porte d'entrée, je les remerciai, les assurant que je pouvais continuer tout seul. Ils partirent en gambadant faire leur tournée des maisons, sans plus attendre leur entraîneur de foot. Duck lança :

- Je parie que Steve ne va pas se montrer.
- Trop froussard pour sortir un soir d'Halloween, plaisanta Lisa.

Ce qui déclencha un fou rire collectif.

Chez Carolyn, toutes les fenêtres étaient éclairées, mais je n'entendis aucun bruit et ne vis personne. Elle ne devait pas encore être rentrée. J'attendis. Enfin des voix résonnèrent dans l'obscurité, et des pas crissèrent dans l'allée gravillonnée. Deux personnes masquées se dirigèrent rapidement vers la maison en bavardant. Je reconnus immédiatement le costume de canard de Carolyn. Elle le portait tous les ans, sauf au dernier Halloween où elle nous avait tous effrayés avec son masque de monstre. Une sorte de Wonderwoman l'accompagnait, toute de métal vêtue : combinaison lamée inox, collants en fil d'argent et longue cape mercure. Un loup gris acier dissimulait son visage. Seuls ses longs cheveux noirs la trahissaient.

- Carolyn ! hurlai-je dans un murmure étouffé que les filles ne pouvaient entendre.

Elles continuèrent à bavarder joyeusement tout en traversant la pelouse. Je forçai ma voix :

- Carolyn ! S'il te plaît !

Toutes deux se retournèrent.

- Carolyn !

Elle enleva son masque de canard, fit quelques pas dans ma direction, et m'observa attentivement.

- Qui êtes-vous ?

- C'est moi, criai-je. Je...

- Vous êtes l'homme qui a essayé de m'appeler au téléphone ? demanda-t-elle froidement.

- Eh bien... Oui, c'est moi. Tu vois, j'ai besoin...

- Ça suffit, laissez-moi tranquille ! Pourquoi me suivez-vous ? Laissez-moi tranquille ou j'appelle mon père.

Sa réaction me surprit. À bout d'arguments, je bégayai :

- Mais, mais...

Sans attendre davantage, les deux copines filèrent en courant vers la maison.

Je me retrouvai seul dans la nuit. Abandonné de tous. Condamné.

Je tentai ma dernière chance et hurlai avec toute l'énergie du désespoir :

- Carolyn, c'est moi ! Moi, STEEEVE !

En entendant mon nom, les filles se retournèrent immédiatement. Je m'égosillai à nouveau :

- C'est Steve, STEEEVE...

Elles vinrent vers moi à pas prudents. De toute évidence, j'étais méconnaissable.

- Steve ?

Carolyn me dévisagea, bouche bée.

- C'est un masque ? me demanda Sabrina.

- Oui, c'en est un, fis-je de ma voix chevrotante.

- Beurk, il est atroce ! déclara-t-elle.

Elle ôta son loup de métal et poursuivit son inspection de plus près.

- Mais tu as des araignées dans les cheveux. C'est dégoûtant !

- J'ai besoin d'aide, suppliai-je.

Carolyn s'emporta. Son masque de canard alla voltiger un mètre plus loin :

- Alors, il a fallu que tu ailles à ce maudit magasin de déguisements ! Tu n'as pas pu t'en empêcher. Je t'avais pourtant bien averti !

- Oui. C'est là que je l'ai eu. Je n'ai pas cru à tes histoires.

- Steve, je t'avais bien mis en garde, répondit Carolyn, horrifiée.

Elle se frottait nerveusement les joues.

Je me plains :

- Plus moyen d'ôter ce masque. Il me colle à la peau et me transforme en vieillard fatigué.

Carolyn secoua la tête d'un air triste. Elle fixa mon visage hideux sans rien dire.

- Il faut que tu m'aides, l'implorai-je. Je ne peux plus rester dans cet état.

Elle leva les yeux au ciel et annonça dans un soupir :

- Steve, je suis désolée, mais je ne peux rien faire pour toi.

Je m'accrochai à ses plumes et la suppliai :

- Carolyn, je t'en prie. Tu es la seule à pouvoir faire quelque chose ! Aide-moi !

- Je voudrais bien. Seulement, je ne suis pas sûre de pouvoir.

- Pourtant, à Halloween dernier, tu portais un masque venant du même magasin. Tu l'as bien enlevé, non ?

- Ces masques-là, on ne peut pas les retirer, répondit Carolyn d'un ton catégorique. Je vais essayer de t'expliquer. Il fait froid ici. Rentrons à l'intérieur.

Je les suivis péniblement, les jambes flageolantes. Sur le seuil de la maison voisine, trois petits enfants déguisés frappaient à la porte. Une femme parut et leur donna en souriant des petits paquets de friandises qu'ils glissèrent dans leurs sacs à provisions. Je les enviais de s'amuser. Moi, je vivais un vrai cauchemar. Peut-être que je ne m'amuserais plus jamais. Carolyn et Sabrina durent pratiquement me porter à

l'intérieur. Elles m'installèrent sur le grand canapé de cuir du salon et me calèrent avec des coussins. Elles s'assirent sur des fauteuils. Sur la table basse, une lanterne creusée et sculptée dans une citrouille me souriait de sa bouche aussi édentée que la mienne. Sabrina s'intéressa immédiatement au contenu de son sac à provisions. Comment pouvait-elle penser à compter le résultat de sa tournée à un moment pareil ? Je me tournai vers Carolyn et articulai difficilement :

- Alors, comment puis-je enlever ce masque ?

Elle eut l'air ennuyée.

- Pour commencer, ce n'est pas un masque, dit-elle d'une voix triste.

- Pardon ?

Elle reprit patiemment :

- Ce n'est pas un masque. C'est un vrai visage, un visage vivant. As-tu rencontré l'homme à la cape noire ?

Je fis oui d'un battement de paupières.

- À mon avis, c'est une sorte de savant étrange. Dans son laboratoire, il fabrique des visages.

- Il les fabrique ?

Carolyn hocha la tête avec gravité.

- Ce sont des visages vivants. L'homme à la cape les voulait beaux. Mais son expérience a échoué et il les a tous ratés. Tout le lot. Ils sont tous aussi repous-sants que celui que tu portes.

- Mais, Carolyn, commençai-je.

Elle poursuivit :

- L'homme à la cape les appelle les mal-aimés. Personne n'en veut parce qu'ils sont trop laids. Ils sont vivants, et ils s'attachent à quiconque passe près d'eux.

- Mais comment m'en débarrasser ? criai-je impatientement.

Je portai mes mains à mes joues balafrées.

- Je ne peux quand même pas passer le reste de ma vie comme ça. Qu'est-ce que je peux faire ?

Carolyn se leva brusquement et se mit nerveusement à arpenter le salon de long en large. Apparemment peu sensible à la gravité de ma situation, Sabrina prit un Twix et le dégusta tranquillement.

- Il m'est arrivé la même chose à Halloween dernier, commença Carolyn. Le masque que j'avais choisi était vraiment affreux, effrayant. Il s'était plaqué sur mon visage et me faisait devenir méchante.

- Et qu'as-tu fait alors ? criai-je en m'appuyant sur ma canne.

- Je suis retournée à ce magasin. J'y ai retrouvé l'homme à la cape. Il m'a dit qu'il n'y avait qu'une façon pour moi de me débarrasser du masque : avec une preuve d'amour.

- C'est-à-dire ? Je ne comprends pas.

- Je devais trouver une preuve d'amour, continua Carolyn. D'abord, je n'avais pas bien compris ce qu'il entendait par là. Puis je me suis souvenu de quelque chose que ma mère avait fait par amour pour moi.

- Oui ? demandai-je avidement. C'était quoi ?
- C'était le moulage en plâtre, claironna Sabrina, la bouche pleine de chocolat.

Carolyn me rafraîchit la mémoire :

- Tu l'as vu l'autre jour, et tu t'en es servi de balle. Ce moulage en plâtre de Paris est magnifique, et maman l'a fait parce qu'elle m'aime. C'est une belle preuve d'amour.

Carolyn s'assit à côté de moi.

- J'ai placé la tête en plâtre sur le visage du mal-aimé. Et l'horrible visage s'est aussitôt décollé.
- Génial, criai-je tout heureux. Allons-y, dépêchons-nous !

Carolyn me regardait, perplexe.

- Qu'est-ce qui te prend ?
- E h bien, va vite chercher ton moulage. Il faut m'enlever ce masque.

Carolyn secoua la tête.

- Tu n'as rien compris, Steve. Tu ne peux pas utiliser ma preuve d'amour. À toi de trouver la tienne.
- De toute façon, rien ne dit que ça marchera pour Steve. Peut-être que chaque masque est différent, interrompit Sabrina.

Je la rabrouai sèchement :

- Oh, ça suffit comme ça, Sabrina. Mange tes chocolats et oublie-moi un moment, tu veux ?

Carolyn reprit :

- Attention, il te faudra trouver ta preuve d'amour. Tu as une idée, Steve ?

Je réfléchis en pensant à la maison, à mes parents...

Non, je ne voyais rien de spécial. Une preuve d'amour suffisamment grande pour que je puisse la poser sur mon masque... Pas facile... Tiens, et si... Il me venait une idée.

Je m'appuyai sur la canne et essayai de me relever du canapé. Mes membres usés ne pouvaient plus me porter et je retombai lourdement sur les coussins.

- Carolyn, aide-moi à rentrer chez moi. J'ai trouvé une preuve d'amour.

- Oui, allons-y !

- Tu as pensé à ta soirée ? Et à tes invités ? rappela Sabrina à son amie.

- Oui, oui. Je suis sûre que tu sauras très bien les accueillir. Commencez sans nous. Si Steve peut réellement trouver une preuve d'amour chez lui, et si le truc marche aussi pour lui, nous ne serons pas partis longtemps.

Les doigts croisés pour attirer la chance, j'ajoutai pour m'en persuader :

- Ça va marcher, je le sens.

Carolyn m'arracha du canapé et me remit sur pied.

- J'espère pour toi que tu as trouvé quelque chose qui va marcher.

- Moi aussi, murmurai-je comme elle me guidait vers la porte.

Elle se retourna une dernière fois.

— Sabrina, ne mange pas tous les bonbons !

- Mais ce n'est que le deuxième !

Nous avançâmes dans l'obscurité. Les enfants costumés remontaient l'allée, courbés sous le poids de leurs sacs débordants de friandises.

- Hé, Carolyn, où vas-tu ? cria une fille.

- Je fais ma B.A. ! répliqua Carolyn. À bientôt, les amis !

Puis elle se tourna vers moi.

- Mon pauvre Steve, tu es vraiment moche à voir. J'ai du mal à croire que tu ne m'aies pas écoutée. Elle me prit par le bras et me mena chez moi, me soutenant ou me tirant tout le long du chemin. De la maison de l'angle de la rue s'échappaient des flots de musique et des rires joyeux. Une soirée typique d'Halloween en famille. Mon pied heurta quelque chose de sombre et de mou. Carolyn me rattrapa avant que je ne tombe.

- Qu'est-ce que c'est ? criai-je.

Une ombre détalait en silence. Un chat noir. Décidément, je jouais de malchance. Que pouvait-il m'arriver d'autre ? « Rien, pensai-je amèrement, le pire est déjà là. » Alors, je me mis à rire.

Juste après une haie de thuyas apparut ma maison. Presque toutes les lumières du rez-de-chaussée étaient allumées. Nous traversâmes la pelouse.

- Tes parents sont chez toi ?

- Oui, ils sont à la maison.
- Et ils sont au courant au sujet de...
- Non. Ils pensent que c'est un déguisement.

En nous entendant marcher sous la véranda, Sparky se mit à aboyer à l'intérieur de la maison. J'ouvris la porte et le petit chien me fit la fête comme d'habitude. Il bondit de joie, posant ses pattes sur ma poitrine, ce qui me fit basculer en arrière. Je chancelai et dus m'appuyer au mur.

- Couché, Sparky, couché ! lui ordonnai-je de ma voix caverneuse.

Bien sûr que Sparky était content de me voir, mais moi, j'étais trop faible pour supporter son enthousiasme.

- Allez, du calme, le chien, du calme !

Carolyn attrapa le petit black terrier et réussit à le retenir tandis que je retrouvais mon équilibre.

Maman appela :

- Steve, c'est toi ? Déjà de retour !

Elle était dans le salon, vêtue de sa robe d'intérieur gris flanelle, celle qu'elle portait habituellement le soir pour se détendre, et avait des rouleaux sur la tête. Elle semblait très gênée d'être surprise dans cette tenue.

- Oh. bonsoir, Carolyn. Je ne m'attendais pas à de la visite. Je...

- T'inquiète pas, maman, nous ne restons qu'un instant. Nous sommes seulement passés prendre quelque chose.

Maman s'adressa à Carolyn :

- Que penses-tu du déguisement de Steve ? Tu as déjà vu un masque aussi horrible ?

- A h ! C'est un masque ! Vous me rassurez.

Toutes deux avaient vraiment le sens de l'humour.

Sparky renifla mes chaussures.

- Qu'as-tu oublié, Steve ? me demanda maman.

- Tu sais, ces petits gâteaux noir et blanc... Ceux que tu m'as rapportés hier.

À mon avis, ces petits gâteaux étaient bel et bien une preuve d'amour. Maman savait que je les adorais. Pour me faire plaisir, elle n'avait pas hésité à faire un détour de plusieurs kilomètres pour aller me les acheter.

Il me tardait d'en croquer un. Quel délice ce serait, et quelle délivrance ! Une seule bouchée, et je pourrai retirer cet horrible masque.

Maman parut interloquée. Elle me dévisagea.

- Tu es revenu pour ces gâteaux. Pourquoi donc ? Tu n'as pas eu de friandises sur ta tournée ?

- C'est-à-dire que..., bégayai-je.

Carolyn vint à ma rescousse :

- Il n'a pas arrêté d'en parler toute la soirée tellement il en avait envie.

- C'est vrai, approuvai-je, soulagé. J'avais une envie folle de ces petits gâteaux. Tu sais, maman, les Mars, les Lion, les Milky-Way, à côté, ça ne vaut rien. Ces gâteaux, il n'y a rien de meilleur.

- Moi aussi, je les adore, ajouta Carolyn. J'ai accompagné Steve parce qu'il voulait les apporter à ma soirée d'Halloween.

- Quel dommage ! dit maman.
- Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Que se passe-t-il ?
- Il n'en reste plus. Ce matin, le chien a trouvé la boîte, l'a ouverte, et vous imaginez la suite. Je suis désolée, les enfants, mais il n'en reste plus un seul !

Les mots de maman me firent froid dans le dos. Je retins un gémissement de désespoir. Sparky m'observait en balançant sa queue ébouriffée. J'avais envie de hurler : « Sale goinfre ! Tu n'aurais pas pu en mettre un de côté ? Maintenant, je suis condamné à vivre pour toujours dans ce corps dégénéré et avec ce visage effrayant. Tu as gâché ma vie ! » Et tout ça parce que Sparky aimait les biscuits noir et blanc autant que moi. Sans doute pris de remords, il se précipita sur moi et frotta vigoureusement son petit corps noir et poilu contre ma jambe. Il voulait être pardonné. « N'y compte pas. Pas question que je te caresse, espèce de traître. »

Nous faisant « au revoir » de la main, maman sortit en courant pour voir ce que voulait papa qui l'appela de la salle de bains.

- Amusez-vous bien quand même, les enfants !

Bien s'amuser ? Je ne m'amuserai plus jamais. Vaincu, je me tournai vers Carolyn.

- Et maintenant, que puis-je faire ?

- Prends vite Sparky dans tes bras, chuchota-t-elle en poussant le chien de ses deux mains.

- Ah, non ! Jamais plus je ne toucherai cet animal après ce qu'il vient de me faire !

Sparky se frotta à nouveau contre ma cheville.

- Dépêche-toi de l'attraper, insista Carolyn.

- Pourquoi ?

- Regarde-le bien, Steve. Vois comme il t'aime ! Sparky est ta preuve d'amour !

Je grinchai :

- Il m'aime tellement qu'il a mangé tous mes biscuits préférés.

Carolyn fronça les sourcils.

- Ne sois pas rancunier. Oublie les biscuits et attrape ce chien. Tiens-le serré contre ta poitrine, et je parie que le masque se détachera.

- Bon, ça vaut peut-être le coup d'essayer, cédaï-je enfin.

Je me penchai. Mes reins craquèrent et mes genoux douloureux couinèrent. « Faites que ça marche, priaï-je silencieusement. Faites que ça marche, s'il vous plaît ! »

Je soulevai Sparky qui m'échappa aussitôt des mains et se mit à courir vers l'autre bout de la pièce.

- Sparky, reviens ! Sparky ! criaï-je, plié en deux, les deux mains tendues.

Le chien s'arrêta à quelques mètres et se retourna.

- Reviens, Sparky ! Reviens, bon chien ! Reviens voir Steve !

Il inclina la tête, recommença à balancer sa queue, me fixa des yeux sans bouger d'un pouce.

- Il veut jouer, dis-je à Carolyn. Il veut que je le poursuive.

Je me mis à genoux et me dirigeai très péniblement vers Sparky, les deux mains tendues.

- Allons, chien-chien, viens, maintenant ! Je suis trop vieux pour te courir après ! Viens ici, Sparky !

À ma grande surprise, le chien poussa un petit jappement, revint sur ses pas et sauta dans mes bras.

Carolyn dirigea l'opération :

- Tiens-le bien serré contre toi, Steve. Serre-le bien fort. Ça va marcher, je le sais !

Le petit chien pesait très lourd pour mes pauvres bras douloureux, mais je le pressai quand même très fort contre ma poitrine. Aussi fort que j'en étais capable et le plus longtemps possible.

Et rien ne se passa. Absolument rien.

Au bout d'une minute, le chien en eut assez d'être étreint de la sorte. Il glissa de mes bras, sauta sur le tapis et disparut dans le salon. Je tirai sur le masque à deux mains, mais je sentis immédiatement que je gaspillais mes forces. Je ne me sentais pas différent. Rien n'avait changé. Le visage hideux était toujours collé au mien. Carolyn posa une main amicale sur mon épaule et murmura d'un ton compatissant :

- Désolée. Je suppose que chaque masque est différent.

- Tu veux dire qu'il faudrait quelque chose d'autre pour pouvoir l'enlever ? demandai-je en secouant tristement ma vieille tête.

- Oui, autre chose. Mais je ne sais pas quoi.

Je me lamentai :

- Je suis fichu, alors. Je ne peux même pas me lever. Carolyn passa ses deux mains sous mes bras et me redressa vite fait. Je rétablis mon équilibre en m'appuyant sur la canne.

- Attends... L'homme à la cape... Lui saura ce que je peux faire.

Le visage de Carolyn s'illumina.

- Mais oui, Steve, tu as raison ! C'est lui qui m'a donné la solution l'an dernier. Si tu as le courage de retourner au magasin, je suis sûre qu'il t'aidera !

Elle commença à m'entraîner vers la porte d'entrée. Mais je m'arrêtai :

- Il y a un petit problème.

Elle se tourna vers moi.

- Quel problème, maintenant ?

- J'ai oublié de t'en parler. Le magasin est fermé. Définitivement.

Nous nous y rendîmes malgré tout. Pendant tout le trajet, je me traînais et perdais des forces à chaque pas. Carolyn me soutenait.

Il était tard. Tous les enfants étaient rentrés chez eux. Peu à peu, les maisons s'éteignaient. Nous marchions dans les rues désertes faiblement éclairées par quelques lampadaires.

Deux gros bergers allemands nous suivirent un moment. Peut-être espéraient-ils glaner quelques friandises...

- Allez, filez, leur dis-je hargneusement. Je n'aime plus les chiens maintenant. Vous n'êtes bons à rien ! À ces mots, ils disparurent au coin d'une maison. Quelques minutes plus tard, nous arrivions à la rangée de petites boutiques et nous nous arrêtâmes en face de la vitrine sombre du magasin de cotillons.

- Tu vois, c'est fermé pour de bon, murmurai-je.

Carolyn frappa lourdement à la porte d'entrée. Je scrutai les ombres bleues derrière la vitrine poussiéreuse. Rien ne bougeait. Personne à l'intérieur.

- Ouvrez, nous avons besoin d'aide ! cria Carolyn. Elle cogna plus fort. A l'intérieur, il n'y avait aucun mouvement ; tout restait silencieux. Une rafale de vent froid balaya la rue. Je frémis et, instinctivement, je me recroquevillai en rentrant mon cou comme une vieille tortue.

- Ne restons pas là, fis-je, découragé.

Carolyn ne voulait pas abandonner. Elle frappa encore la porte de ses poings. Je jetai un coup d'oeil dans l'allée qui longeait le magasin.

- Attends, arrête ! Viens voir plutôt par ici !

Tant bien que mal, je me dirigeai vers l'allée, suivi par Carolyn. Elle se frottait les articulations des mains. Elle avait dû se faire mal en tapant si fort. La porte de la cave était fermée.

- Cette descente conduit au sous-sol du magasin, expliquai-je. Tous les masques et toutes les autres fournitures y sont stockés.

- Si nous pouvions descendre, chuchota Carolyn, peut-être que nous trouverions une solution.

- Peut-être.

Carolyn se pencha, saisit la poignée de la porte et tira dessus un bon coup. Sans succès.

- Elle doit être fermée à clé.

- Essaie encore, insistai-je.

- Ça résiste. C'est très dur à ouvrir.

Elle se mit à genoux devant la descente de cave, se plaça bien en face de la poignée et tira de ses deux mains. Cette fois la porte céda, découvrant l'escalier en ciment qui menait au sous-sol.

Carolyn me tira par le bras.

- Viens, dépêche-toi, Steve.

« Ma dernière chance », pensai-je.

Tout tremblant, je la suivis dans la cave obscure.

Blottis l'un contre l'autre, nous nous frayâmes un chemin dans le sous-sol. La lumière pâle de la rue filtrait à travers la porte ouverte. Du fond de la pièce, de la partie la plus sombre, nous parvenait le martèlement de l'eau qui tombait goutte à goutte. Les grands cartons se trouvaient juste là où Andrew et moi les avions laissés, encore ouverts.

- Voilà, nous y sommes, murmura Carolyn.

Sa voix vibrait dans le silence de la nuit. De ses yeux perçants, elle examina la pièce, puis me regarda visiblement à court d'imagination.

- Maintenant, on fait quoi ?

Je suggérai à tout hasard :

- On pourrait fouiller les cartons.

Je me dirigeai vers le plus proche et regardai à l'intérieur.

- Celui-ci contient tous les masques, lui dis-je.

J'attrapai un monstre au poil court et hérissé.

- Remets-le en place. Nous n'avons surtout pas

besoin d'un autre masque. Le tien suffit.

Elle avait raison. Je le lâchai immédiatement et il retomba sur les autres avec un bruit mou.

- Je ne sais pas ce qu'on cherche, mais c'est sûrement ici que nous pourrons le trouver...

- Regarde-moi ça ! cria Carolyn, tout excitée.

Elle avait ouvert un autre carton et exhibait une sorte de combinaison avec une longue queue pointue à l'arrière.

- Mais qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

Je contournai deux cartons pour mieux me rendre compte.

- Un costume, tout simplement.

Elle se pencha dans le carton et en tira un autre. Une paire de collants en fourrure imitant la peau de léopard.

- Ce carton en est rempli !

Son enthousiasme m'agaçait un peu.

- L a belle affaire ! Ça ne va pas beaucoup m'aider. D'ailleurs rien ne peut plus m'aider.

Carolyn ne fit aucun cas de mes jérémiades. Sans un mot, elle fouilla longuement et finit par trouver un autre vêtement qu'elle présenta fièrement devant elle. Un costume noir brillant, très élégant. Pareil à un smoking. Comme je le regardais, mon visage commença à picoter.

- Carolyn, tu crois que c'est le moment ! Repose-le. Nous devons trouver...

- O h , beurk..., s'exclama Carolyn. Ce costume est infesté d'araignées !

- Quoi ?

Mes oreilles bourdonnaient. Bientôt tout le visage me démangea.

- Je suis sûre que c'est ce costume qui va avec ton masque !

Elle l'amena vers moi.

- Tu vois ces araignées !

Je grattai mes joues. La démangeaison devenait insupportable.

- Ne t'approche pas de moi avec ça ! Cela me donne des démangeaisons ! criai-je.

Mais Carolyn fit comme si elle ne m'entendait pas. Elle tenait le costume noir et brillant devant moi, sous mon visage en feu.

- Tu vois ? Tu as la tête, et ceci est le corps qui va avec, dit-elle en le pressant contre moi et en l'admirant.

- Éloigne-toi, hurlai-je de toutes mes forces. Le visage me brûle ! Aïe !

J'aurais fait n'importe quoi pour ne plus sentir cette douleur.

- Ça brûle, criai-je. Qu'est-ce qui se passe ?

Je ne savais plus quoi faire pour calmer cette douleur cuisante sur toute ma figure. Comme j'agrippais mes joues à pleines mains, le masque se mit à glisser. Je le lâchais aussitôt. Je le sentis monter, doucement, de plus en plus haut, se soulever tout seul de ma tête. Se dégager complètement et flotter.

Je me sentis renaître. L'air frais de la cave me caressa le visage. J'en aspirai avec délice une grande bouffée.

La vieille tête hideuse resta un instant suspendue au-dessus de moi. Puis, sans la moindre hésitation, elle se dirigea vers le costume brillant que Carolyn tenait maintenant loin devant elle. Le masque descendit se poser sur le col. Carolyn poussa un petit cri de surprise quand les bras se débattirent et que les jambes donnèrent des coups de pieds. L'habit semblait prendre vie. Il se tordait et se tortillait comme pour se libérer. Carolyn le laissa partir et recula d'un bond.

Le visage répugnant s'ouvrit en un large sourire. Les jambes s'abaissèrent jusqu'au sol. Le vieil homme, tête et costume, esquissa quelques pas de danse, battit des bras, sautilla. Puis il se dirigea vers l'escalier, monta allègrement les marches et disparut par la porte.

Un bon moment plus tard, Carolyn et moi regardions toujours l'ouverture de la porte, sans dire un mot, subjugués.

Et puis, d'un coup, nous éclatâmes de rire en tombant dans les bras l'un de l'autre. Je riaais de bon cœur, avec ma propre voix, mon propre visage. J'étais enfin redevenu moi. Le corps du mal-aimé avait retrouvé sa tête et s'était enfui. Jamais je n'avais été aussi heureux d'être normal dans un monde normal.

Sur le chemin du retour, nous ne pouvions nous empêcher de danser, de chanter à tue-tête, de virevolter, de siffler, de marcher au pas cadencé. Nous étions tous les deux tellement heureux !

Nous n'étions plus qu'à quelques mètres de la maison quand une horrible créature aux yeux injectés de sang bondit de derrière une haie. Nous nous agrippâmes l'un à l'autre en poussant des cris de terreur.

Dans un rugissement, la bête découvrit ses mâchoires aux dents cassées et pourrissantes. Sa peau violette réfléchissait la lumière du lampadaire. Un ver brun pendouillait au milieu de sa joue. Ça me

rappela quelque chose... Je soutins le regard féroce de la créature et m'exclamai :

- Andrew ! Je suis sûr que c'est toi !

Un rire rauque s'échappa du masque.

- Je t'ai bien eu, s'époumona-t-il. Je vous ai eus tous les deux. Si vous aviez vu vos têtes ! Ça fait longtemps que j'attends ici. Juste pour vous effrayer, ajouta-t-il.

Le petit ver sautillait sur sa joue.

- Tu ne m'as pas vu prendre ce masque quand je suis sorti du sous-sol du magasin. J'ai bien gardé le secret, se vanta-t-il. Je voulais vous flanquer une frousse terrible.

- En tout cas, à moi, tu m'as fait la peur de ma vie, admit Carolyn, le bousculant d'un coup d'épaule.

- Maintenant, ôte ton masque et retournons à la maison.

- C'est que... J'ai comme un problème, répondit Andrew en baissant la voix.

- Un problème ?

- Ben, je n'arrive plus à l'enlever. Dites, vous ne pourriez pas m'aider ?

FIN

Chair de poule®

**LE RETOUR
DU MASQUE HANTÉ
VENGEANCE DANGEREUSE**

Steve est dégoûté !
Puni à la suite d'un malentendu,
il doit entraîner au foot
des élèves de primaire, de véritables pestes.
Steve voudrait
leur donner une bonne leçon
et les effrayer un fois pour toutes.
Halloween approche, et Steve a une idée :
pourquoi ne pas se déguiser en monstre,
comme son amie Carolyn
l'année dernière ?

À PARTIR DE 9-10 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7